

LÁSZLÓ HAVAS

**LA NAISSANCE DE LA LITTÉRATURE HONGROISE EN LATIN  
(Entre la civilisation byzantine et la culture latine occidentale)**

Nous avons très peu de sources écrites concernant les premiers cent cinquante ans de la vie des Hongrois s'installant dans le bassin des Carpates à la fin du neuvième siècle. Et la plupart de ces sources sont assez partiales parce que leurs auteurs étaient des étrangers qui avaient peur des invasions des Magyars et ils ont présenté les Hongrois avec un portrait négatif habituel à propos des barbares, même dans les cas où ce n'était pas tout à fait motivé. Par contre, il existe une œuvre littéraire de Hongrie, datée du début du onzième siècle qui révèle toute seule la vie des Hongrois de ce temps-là, elle mérite donc, au titre de l'autoportrait au moins, une attention privilégiée.

Les débuts de la littérature hongroise en latin sont liés au nom du premier roi des Magyars, fondateur et évangéliste du royaume hongrois, Saint Étienne, qui, en ouvrant un chemin large à l'esprit du Moyen Âge chrétien dans le bassin des Carpates, accueillit des missionnaires occidentaux et combattit l'aristocratie, en grande partie, attachée au paganisme oriental. C'est à Saint Étienne qu'on attribua, conformément à son programme, une « Admonition à son fils, Éméric », intitulée en latin *Libellus de institutione morum* ou, plus simplement, *Institutio morum*. En réalité, il s'agit d'un petit ouvrage, écrit par un moine anonyme contemporain de Saint Étienne. L'auteur a terminé, selon toute probabilité, son œuvre vers 1015 apr. J.-C., sous le règne de Saint Étienne, donc, il a dû exprimer les pensées authentiques de son souverain, sans qu'il eût pu déformer ou bien falsifier l'esprit du législateur de la royauté hongroise naissante.<sup>1</sup>

Depuis longtemps, on étudie profondément cette *Admonition*, en essayant de définir son genre ainsi que ses sources littéraires et historico-politiques. Ces études souvent minutieuses ont soulevé un débat scientifique très vif, surtout pendant les années quarante de notre siècle.

Au début du siècle passé, Remig Békefi<sup>2</sup> a voulu démontré dans un long essai que l'ouvrage attribué à Saint Étienne et issu, vraiment, du roi lui-même, suivait de près les exemples des corps de lois franco-carolingiens. Le chercheur a établi beaucoup de parallèles entre l'*Admonition* et les lois de l'époque carolingienne, mais ces ressemblances apparaissent comme peu probantes, étant donné qu'elles ne sont pas évidentes et ne donnent aucune illusion d'un modèle bien défini, même, contrairement à la pratique de cette

<sup>1</sup> Cf. KÓTA P., s. v. *Intelmek* (Admonitions), in : *Korai magyar történelmi lexikon : 9–14. század* (Dictionnaire de l'histoire hongroise à l'époque des Árpadiens : IX<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles ; KMTLex), réd. KRISTÓ Gy.–ENGEL P.–MAKK F., Budapest, 1994, 283.

<sup>2</sup> BÉKEFI R., *Szent István király Intelmei* (Les Admonitions du roi Saint Étienne), Századok, 35 (1901), 922–990.

période vers le premier millénaire apr. J.-C., les concordances textuelles précises manquent aux endroits qui correspondent aux lieux communs de pensées, formant le cadre littéraire de l'admonition adressée au dauphin Éméric. En plus, en ce qui concerne la qualité d'auteur de Saint Étienne, supposée témérairement par Békefi, c'est une idée absolument imprudente et fautive, refusée par tous ceux qui ont examiné par la suite la pièce littéraire à discuter.

Plus tard, c'est József Balogh,<sup>3</sup> journaliste, mais, en même temps, éminent philologue classique qui établit, dans ses études publiées en 1927–1943, que les « admonitions paternelles » de Saint Étienne appartenaient au genre des *specula regia*<sup>4</sup> carolingiens et postcarolingiens, qui présentent l'idéal d'un souverain, dont la figure s'enracine dans le portrait dessiné par le *De civitate Dei* de Saint Augustin.

J. Balogh examina, en premier lieu, deux passages des *Admonitions* : l'un est une phrase du chapitre 6 qui dit : *unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile est* ; l'autre est une expression du chapitre 8 qui pose une question, en y donnant même la réponse, de telle manière : *Quis Graecus regeret Latinos Graecis moribus, quis Latinus Graecos Latinis moribus ? Nullus*. D'après Balogh, les phrases citées ont été mal comprises par d'autres chercheurs qui avaient examiné, avant lui-même, les formules célèbres citées. Il arriva ainsi que, suivant la critique de quelques savants, certains n'avaient pas su les situer au tournant des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire sous le règne du roi apostolique hongrois ; ainsi l'un des investigateurs a été jusqu'à renier l'authenticité des *Admonitions*, en disant même qu'elles ne dataient peut-être pas de l'époque du premier roi Hongrois, mais remontaient à une période plus tardive.

J. Balogh a refusé cette opinion hasardeuse, en basant son interprétation sur l'histoire du droit, précisément sur le contenu et le sens du mot *mos* aux premiers siècles du Moyen

<sup>3</sup> BALOGH J., *A magyar királyság megalapításának világpolitikai háttere* (L'arrière-plan politique international de la fondation du royaume hongrois), *Századok*, 66 (1932) ; IDEM, « *Ratio* » és « *mos* » (Ratio et mos), *Egyetemes Philologiai Közöny* (EPHK), 67 (1943) ; IDEM, *Szent István és a « Róma-eszme »* (Saint Étienne et l'idée de Rome), *Budapesti Szemle*, 207 (1927) ; IDEM, *Mit tudunk a szentistváni Intelmek szerzőjéről ?* (Que savons-nous sur l'auteur de l'*Admonition*, attribuée à Saint Étienne ?), *Magyar Nyelv* (MNy), 27 (1931), 158–165 ; IDEM, *Nemzet és nemzetköziség Szent István Intelmeiben* (Nation et internationalité dans l'*Admonition* de Saint Étienne), *Irodalomtörténeti Közlemények* (ItK), 37 (1927) ; IDEM, *Szent István politikai testamentuma* (Le testament politique de Saint Étienne), *Minerva*, 10 (1931), 39–51, 106–114 ; IDEM, *Szent István Intelmeinek forrásai* (Les sources des *Admonitions* de Saint Étienne), in : *Szent István király emlékkönyv* (Mélanges le roi Saint Étienne), Budapest, 1938, II, 397–425. – Sur un avis différent voir GUOTH K., *Megoldandó kérdések az Intelmekben* (Problèmes à résoudre dans l'*Admonition*), *Századok*, 77 (1943) ; IDEM, *Eszmény és valóság királylegendáinkban* (Idéal et réalité dans les légendes sur les rois hongrois), *Erdélyi Múzeum*, 49 (1944).

<sup>4</sup> En ce qui concerne les *specula regia*, il ne s'agit pas ici d'un genre littéraire par excellence médiéval, cf. p. ex. s. v. *Fürstenspiegel*, in : *Der Neue Pauly*, IV, 693–695 où on trouve des références aux auteurs latins qui suivent : Seneca (*De clementia*), M. Aurelius, Plin. min. (*Paneg.*), Sidonius Apollinaris, Augustinus (*De civitate Dei*) ; v. encore *Speculum regis*, réd. par TAR I.–WOJTILLA Gy., Szeged, 1994. – La littérature spéciale sur les miroirs des princes du Moyen Âge figure dans l'étude plusieurs fois citée de SZÜCS J. Cf. encore P. HADÓT, s. v. *Fürstenspiegel*, in : RAC, VIII ; H. H. ANTON, s. v. *Fürstenspiegel*, in : *Lexikon des Mittelalters*, IV, 1040 sqq. (avec une bibliographie supplémentaire, 1048–1049).

Âge où on a recommencé à étudier les *compendia* juridiques de la fin de l'Antiquité. Cette tendance n'a évolué que sous le règne de l'empereur Othon III où la *renovatio* de la pensée classique a pris une importance croissante aussi dans l'étude de droit romain, et ce fait a bien marqué la langue juridique du tournant du premier et du second millénaires après J.-C.

Conformément à cette constatation, dans les deux phrases citées au-dessus, *mos* veut dire « loi », « droit coutumier » ou, en général, « ensemble de règles écrites et non-écrites que constituent les coutumes », puisque ce sens ancien revit à l'époque carolingienne et postcarolingienne. Mais c'est un fait notoire qu'au début du Moyen Âge, en Europe Occidentale, surtout sur les territoires des royaumes francs, les habitants vivaient groupés dans des ordres bien établis et bien différents les uns des autres. Le droit romain était encore en vigueur, mais de nouvelles lois traditionnelles ne cessaient pas de sortir de l'ensemble de l'ancien droit mêlé avec les coutumes des tribus germaniques. Chacun avait le droit de recourir au traitement légal conforme au droit de sa tribu.

Le nouveau royaume de Saint Étienne, organisé sur le modèle occidental, se construit d'une manière correspondant à l'organisation de l'État carolingien, s'appuyant sur les conseils savants et pratiques des spécialistes arrivés de l'étranger, voir *hospites, advena, viri adventicii* dont parle l'ouvrage intitulé *Institutio morum* dans le chapitre 6.

Selon J. Balogh, la thèse citée concernant les lois est issue sous sa forme pratique de la vie publique médiévale, mais sous sa forme littéraire, elle est attribuable à Isidore de Séville, au dernier Père de l'Église d'Occident, dont l'auteur anonyme de l'*Admonition* emprunte la conception en question. En effet, cet archevêque ancien de Séville est à l'origine de l'axiome exposé dans le 8<sup>e</sup> chapitre, d'après lequel un peuple ne peut jamais être gouverné selon la jurisprudence d'un autre peuple, puisque *aliis gentibus aliae leges alii mores placent* (*Etym.* 5, 2). En ce qui concerne ce dernier passage, la correspondance textuelle apparente avec les mots attribués à Saint Étienne suggère l'idée que la phrase de l'*Admonition* vient de l'archevêque espagnol, mais pour le chapitre 6, on n'a trouvé, jusqu'à l'heure actuelle, aucun texte médiéval ni ancien qui pourrait être en filiation directe avec le lieu discuté du *Libellus*. Cette lacune de notre connaissance doit être imputée, au moins partiellement, à la négligence des recherches, due même aux conditions politiques. Après Balogh,<sup>5</sup> pendant presque quarante ans, un examen profond de l'idéologie latino-chrétienne de l'*Admonition*<sup>6</sup> constituait un sujet quasi tabou. Enfin, c'est Jenő Szűcs qui a analysé de nouveau, d'une manière assez détaillée et sous le point de vue de la théorie d'État, cet ouvrage, en le définissant comme la première apparition de la pen-

<sup>5</sup> Voir encore DEÉR J., *A szentistváni Intelmek kérdéséhez* (À propos des *Admonitions* attribuées à Saint Étienne), *Századok*, 76 (1942), 435–452 ; IDEM, *Aachen und die Herrschersitze der Arpaden*, *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 79 (1971), 1–56.

<sup>6</sup> Cf. tout de même HORVÁTH J., *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Les problèmes stylistiques de la littérature hongroise en latin à l'époque des Árpád), Budapest, 1954 ; CSÓKA J. L., *Szent István Intelmeinek és törvényeinek szerzősége* (À propos de l'auteur des *Admonitions* et des lois attribuées à Saint Étienne), *Vigilia*, 29 (1964), 453–462 ; IDEM, *A latin nyelvű történelmi irodalom kialakulása Magyarországon a XI–XIV. században* (L'évolution de la littérature historique en latin en Hongrie du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle), Budapest, 1967.

sée politico-philosophique sur l'État dans un cadre religieux. J. Szűcs pense qu'il s'agit de la première théorie d'État en Hongrie qui suit les idées carolingiennes et postcarolingiennes. Mais cet historien éminent qui, relativement jeune, mit fin à ses jours, n'a pas été capable, non plus, de présenter un texte médiéval qui aurait pu être source indiscutable du chapitre de l'*Admonition*.<sup>7</sup>

En résumant, alors, les résultats sûrs à propos du commencement de la littérature hongroise, on peut constater que les *Admonitions* du père roi, adressées à son fils, Éméric, représentent un *speculum regium*, un miroir des princes, seul et unique qui subsiste en ce genre dans la Hongrie historique. Comme on sait, au Moyen Âge, le *speculum regium* était une branche bien forte de la littérature, ayant ses lieux communs, ses constructions traditionnelles et son style propre. C'est à cause de cela qu'on pourrait dire que le commencement de la littérature hongroise en latin a une origine traditionnelle qui s'enracine aux conventions du Haut Moyen Âge.

Tout de même, il est bien évident que le petit ouvrage de Saint Étienne a, malgré ses caractéristiques médiévales, de nombreuses particularités qui le distinguent de toutes les œuvres, contemporaines du même genre, en ce qui concerne son contenu, sa construction et son raisonnement. Regardons, alors, les différences apparentes qui opposent l'*Admonition* de Saint Étienne à d'autres *specula regia*, écrits et rédigés au tournant du premier et du second millénaires après J.-C., et qui lui donnent une originalité qu'on ne peut mettre en doute.

Tout d'abord, c'est l'adresse initiale très personnelle de l'ouvrage qui attire l'attention. Le roi apostolique hongrois destine sa parole et son enseignement à son fils avec un sentiment paternel très passionné, en effet, il s'adresse à Éméric par ces mots : *fili carissime*, et il l'exhorte à apprendre les principes primordiaux de gouverner son royaume. Ce début exceptionnellement personnel fait reconnaître un des traits particuliers des *Admonitions*, permettant de ne pas les confondre avec d'autres *specula* carolingiens et postcarolingiens. Mais d'où vient cette allure animée par la passion paternelle ? Pour nous, il est possible de mettre en parallèle cette expression de l'amour parental à celle que contient une œuvre cicéronienne d'ailleurs fort semblable au point de vue du genre littéraire. Il s'agit du *De officiis*, d'un traité philosophique et moral qui commence, également, par un appel intime à son fils pour réaliser un idéal qu'il lui propose comme parfait. L'auteur romain incite, de telle manière, son fils à faire marcher de front les études latines et grecques, en plus, à lire ses discours et ses ouvrages de philosophie, pour arriver à une égale facilité dans les deux langues et pour comprendre le mieux la question

<sup>7</sup> SZÜCS J., *István király Intelmei – István király állama* (L'Admonition du roi Étienne – l'État du roi Étienne), Alba Regia, 12 (1972), 271–275 ; IDEM, *Nemzet és történelem* (Nation et histoire), Budapest, 1974, 359–379 ; IDEM, *Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű* (L'Admonition de Saint Étienne : le premier ouvrage sur la théorie d'État en Hongrie) = *Szent István és kora* (L'époque de Saint Étienne), éd. GLATZ F.–KARDOS J., Budapest, 1988, 32–53 ; IDEM, *A magyar nemzeti tudat kialakulása* (La formation de la connaissance nationale hongroise), éd. ZIMONYI I., Szeged, 1992 ; IDEM, *König Stephan in der Licht der modernen ungarischen Geschichtsschreibung*, Südost-Forschungen, 31 (1972), 17–40. – Après Szűcs, les recherches relatives à l'*Admonition* se sont renouvelées, v., en premier lieu, GYÖRFFY Gy., *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 ; 1983<sup>2</sup> ; 2000<sup>3</sup>.

concernant les devoirs, tout en conservant son entière liberté d'appréciation : *Quamquam te, Marce fili... oportet* (1,1,1), c'est-à-dire « bien que tu doives, Marcus mon fils » ou plutôt « mon cher enfant ». Donc, le rédacteur de l'*Admonition* peut adhérer à la tradition cicéronienne, précisément à l'encouragement personnel du *De officiis*, répété par l'auteur, dans le traité entier, trente-deux fois, il est vrai, sous différentes formes : *mi Cicero* (2,8 ; 3,5 ; cf. 2,44 ; 3, 33) ou bien sans aucune appellation directe de l'enfant, mais les formes les plus personnelles retournent dans les paragraphes finales dédiés à formuler des conclusions.<sup>8</sup> Les derniers mots du *De officiis* : *vale igitur, mi Cicero, tibi-que persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorem, si talibus monumentis praeceptisque laetabere* (3,34) rappellent à notre mémoire deux passages du *Libellus* : *nec me piget fili amabilissime... tibi documenta, praecepta, consilia, suasiones ponere* (praef.), et puis : *h(a)ec omnia... regalem componunt coronam, sine quibus vallet nullus hic regnare* (10). De même, une invocation personnelle au fils encadre la composition littéraire de Saint Étienne où on lit, dans le chapitre final, ces formules, exprimant l'amour paternel : *fili mi amabilissime, dulcedo cordis mei*. En outre, le père s'adresse plusieurs fois à son enfant, dans le texte complet de l'*Admonition*, en utilisant des formes différentes : *fili carissime, karissime fili, fili mi*. Cette correspondance entre le *De officiis* et les *Admonitions* n'est pas due au hasard, étant donné que le premier, en tant que traité théorique sur les questions éthico-politiques, passe pour un des précurseurs des miroirs des princes où l'ouvrage de Saint Étienne trouve sa place. Le roi hongrois touche, également, dans sa théorie d'État le comportement politique qui est le sujet de l'ouvrage de Cicéron, scrutant l'honnête, l'utile et le conflit de l'honnête et de l'utile dans le domaine de la vie politico-sociale. De la même manière, l'utilité et l'honnêteté jouent un rôle principal chez Saint Étienne, qui fait dire par le moine les phrases qui suivent : *honeste regnant* (1), *in hospitibus et adventitiis viris tanta inest utilitas* (6), *propterea iubeo te fili mi, ut... illos... honeste teneas* (ibid.), *consiliis inest utilitas* (7), *regale ornamentum scio esse maximum... honestos imitari parentes* (8), et, enfin, *Sis honestus, ut nunquam alicui spontaneum inferas dedecus* (10).

Cette constatation peut être confirmée par le fait que le *De officiis*, qui était déjà imité par Ambroise, est un des traités les plus connus dans les milieux des chrétiens lettrés selon les normes de l'éducation mérovingienne, carolingienne et postcarolingienne vers l'An Mil après J.-C. Le fragment le plus ancien de l'ouvrage cicéronien est copié à Tours dans la première moitié du neuvième siècle, et d'autres manuscrits anciens qui subsistent et qui le contiennent datent, eux-mêmes du neuvième siècle. Ces livres étaient copiés, en général, en France carolingienne, mais il y en avait une branche contemporaine qui a eu son origine en Allemagne. Toutes ces régions jouaient comme on sait un rôle important dans les relations que la royauté de Saint Étienne établit avec l'Europe chrétienne. C'est ainsi qu'il est très vraisemblable que le rédacteur de l'*Admonition* a connu, directement ou bien indirectement, le traité de Cicéron sur les devoirs comme un ouvrage bien impor-

<sup>8</sup> Cf. J. SVENNUNG, *Anredeformen : Vergleichende Forschungen zur indirekten Anrede in der dritten Person und zum Nominativ für den Vokativ*, Acta Societatis Litterarum Humaniorum Regiae Upsaliensis, 42 (Lund, 1958), 413 sqq. ; *A Commentary on Cicero De officiis*, éd. A. R. DYCK, Ann Arbor, 1996, 60–61.

tant pour l'éthique politico-morale du Moyen Âge et présent, presque sans cesse, à l'esprit des auteurs chrétiens même durant les années les plus noires de cette époque.<sup>9</sup>

Mais si l'on trouve une source classique à l'origine de l'*Admonition*, on peut penser à d'autres textes anciens, en vogue vers la fin du premier millénaire. J'ai réussi à trouver la source exacte d'un passage cité au-dessus et souvent discuté par les chercheurs antérieurs. La sentence célèbre du chapitre 6 est conçue en ces termes : *unius lingu(a)e uniusque moris regnum imbecille et fragile est*.<sup>10</sup> C'est chez Florus, l'historien romain et le rhéteur originaire d'Afrique du I<sup>er</sup> et II<sup>ème</sup> siècles apr. J.-C. qu'on rencontre une phrase très semblable, en ce qui concerne soit la construction grammaticale, soit l'emploi des mots : *Res erat unius aetatis populus virorum* (1,1/1/, 10), qui veut dire « un peuple d'hommes ne pouvait durer qu'une seule génération » (trad. par P. Jal).

Et si cette comparaison n'était pas assez convaincante, on pourrait même rapprocher les contextes des deux passages cités. L'auteur anonyme de l'*Admonition* présente la croissance de l'Empire romain, de cette manière :

*Inde enim imprimis Romanum crevit imperium Romanique reges sublimati fuerunt et gloriosi, quod multi nobiles et sapientes ex diversis illuc confluebant partibus, Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)Eneades fecissent liberam. Sicut enim ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, ita diversas linguas et consuetudines diversaque documenta et arma secum ducunt, qu(a)e omnia regna ornant et magnificent aulam et perterritant exterorum arrogantiam.*

D'une manière pareille, Florus dessine la naissance et la croissance de la Rome romuléenne dans ses deux livres historiques, conservés sous le titre *Epitoma de Tito Livio*, c'est-à-dire *Résumé de Tite-Live*, qui nous donne, tout de même, une fausse idée sur l'ouvrage, indépendant dans son principe :

En ce qui concerne l'asyle réalisé par Romulus, *statim mira vis hominum : Latini Tuscique pastores qui sub Aenea, Arcades qui sub Euandro duce influxerant. Ita ex variis quasi elementis congregavit... corpus unum, populum Romanum ipse (sc. Romulus) fecit* (ibid., 8–9) – dit Florus.

Le parallélisme, même l'accord conceptuel et textuel (cf. *confluebant – influxerant ; ex diversis – ex variis*) entre les deux passages est évident, et il est clair aussi que les phrases de l'*Admonition* suivent la présentation de Florus, puisque l'historien romain donne un raisonnement bien logique, par contre, le lieu correspondant chez l'écrivain des *Admonitions*, cité ci-dessus, contient un illogisme frappant et choquant, dû à l'imitation

<sup>9</sup> Voir N. E. NELSON, *Cicero's De officiis in Christian Thought 300–1300*, Univ. Michigan Public Lang. and Lit., 10 (1933) ; M. TESTARD, l'éd. de *De off.* dans la Coll. G. Budé, I, 1965, 67–70 ; M. WINTERBOTTOM, in : *Texts and Transmission : A Survey of the Latin Classics*, éd. L. D. REYNOLDS, Oxford, 1983, 130–131.

<sup>10</sup> Le texte cité par nous est basé sur l'édition intitulée *Scriptores rerum Hungaricarum* (SHA), éd. par J. BALOGH, éd. par E. SZENTPÉTERY, II, Budapest, 1938, 619–627. Quant à la traduction hongroise, v. KURCZ Á., in : *Árpád-kori legendák és intelmek* (Les légendes et les admonitions à l'époque des Árpádiens), éd. ÉRSZEGI G., Budapest, 1983, 45–61, cf. 201–205. V. encore *A honfoglalás korának írott forrásai* (Les sources écrites de l'époque de la conquête hongroise), éd. KRISTÓ Gy., Szeged, 1995. Tout récemment, v. *Szent István király Intelmei és törvényei* (Les *Admonitions* et les lois du roi Saint Étienne), préfacé par ZLINSZKY J., trad. par BOLLÓK J. et KRISTÓ Gy., Budapest, 2000.

de Florus par le moine médiéval, l'auteur anonyme. Quant à l'auteur romain, il assiste à une fusion ethnique des peuples autochtones et indigènes, d'une part, et des immigrés de l'étranger, précisément de l'Est transmarin, d'autre part. Ce mélange assure la naissance au *corpus*, au corps même de la cité. Pour Florus, l'*Asylum* de Romulus était déjà un *melting-pot*, comme le constate bien M. D. Briquel, et à partir de ce roi, Rome a été capable de bâtir sa grandeur. Chez l'historien romain, l'*Urbs* est une préfiguration de la grandeur de l'Empire romain qui embrasse beaucoup de composants ethniques.<sup>11</sup>

Pour le moine qui écrit l'*Admonition* de Saint Étienne, ce sont les *hospites, advenae, viri adventicii*, arrivés de l'Europe occidentale, qui ont une haute importance pour agrandir le royaume hongrois, mais l'auteur se sert, inconséquemment, des exemples des *Aeneades* qui étaient toujours des représentants symboliques de l'origine orientale du peuple romain, dont les ancêtres étaient arrivés de l'Asie Mineure. Cette contradiction dans le raisonnement de l'*Admonition* s'explique, peut-être, par une idéologie nationale naissante,<sup>12</sup> qui, à l'époque de Saint Étienne, a déjà voulu souligner le caractère singulier de l'État des Hongrois, immigrés de l'Est. C'est ainsi que l'auteur du *Libellus* veut montrer que c'est la fusion des éléments orientaux et occidentaux qui peut bâtir la grandeur de l'Empire hongrois, indépendant à l'égard du Saint Empire romain germanique. Cette tendance de l'*Admonition*, qui est basée sur l'idée fondamentale de l'indépendance du roi fondateur hongrois, est prouvée même par le fait bien connu que Saint Étienne demanda et reçut sa couronne du pape Sylvestre II à Rome, pas de l'empereur romain d'Occident, étant donné que le couronnement à l'aide des Germains aurait pu donner l'image d'un roi hongrois vassal. Il faut remarquer que Charlemagne est couronné empereur des Romains par le pape également. Je ne voudrais pas dire que le souverain hongrois essaya de tirer profit du conflit entre le pape et l'empereur comme certains chercheurs l'ont proposé jusqu'à un passé tout récent. Vers l'an 1000, Sylvestre II et Othon III vivaient en plein accord, en saluant ensemble le nouveau millénaire à Rome. C'est Othon III qui nomma pape son ancien précepteur Gerbert d'Aurillac, auparavant archevêque de Reims et de Ravenne, et qui, précisément sous l'influence du pontife suprême de l'Église, rêva d'établir un empire romain unitaire, universel et chrétien, même en accord avec Byzance. L'empereur fit de Rome sa capitale et soutint le couronnement de Saint Étienne comme roi des Hongrois. Alors, si l'on accepte le renseignement, récemment discuté, de la légende sur Saint Étienne, écrite par Chartvitius, évêque de Győr, selon qui le prince hongrois reçut sa couronne de l'évêque de Rome,<sup>13</sup> ce fait ne prouve que la chrétienté et l'indépendance étatique comme valeurs suprêmes aux yeux du souverain des Magyars.

<sup>11</sup> D. BRIQUEL, *La formation du corps de Rome : Florus et la question de l'Asylum*, ACD, 30 (1994), 209–222.

<sup>12</sup> En ce qui concerne les notions « nation » et « internationalité » dans le *Libellus*, soutenues par BALOGH J., elles sont refusées par MÁLYUSZ E., *Az egynyelvű ország* (Le pays monoglotte), *Századok*, 99 (1939), 448 ; DEÉR J., *op. cit.*, 446–449 ; SZÜCS J., *op. cit.*, 39. Nous essayons, nous-mêmes, d'éviter l'utilisation anachronique de ces termes. Cf. encore BAK J., *Az Intelmek « vendégei »* (Les « invités » de l'*Admonition*), *Világosság*, 29 (1988), 556–558.

<sup>13</sup> Cf. BERTÉNYI I., *Szent István és öröksége* (St. Étienne et son héritage), Budapest, 1997, 13 qui se réfère aux recherches de KARÁCSONYI J. ; de même GERICS J., *KMTLex*, 255.

En plus, la délégation hongroise chez le pape s'adresse, peut-être, même au grand savant et théologien de cette époque, qui connut très bien la littérature classique, en commentant l'*Isagoge* de Porphyre et les œuvres d'Aristote, traduites en latin. L'érudition du *Libellus* s'accorde excellemment avec cette interprétation possible, mettant en doute l'opinion assez répandue sur la faible formation intellectuelle dans la Hongrie contemporaine.<sup>14</sup> Dans la cour royale, on peut tenir compte d'un milieu spirituel, relativement ouvert même à la culture classique, lequel se composait, en premier lieu, d'étrangers, de *hospites* comme les appelle l'*Admonition*, en utilisant ce mot qui veut dire des clercs et des chevaliers immigrés. Enfin, il faut encore ajouter une autre remarque : Saint Étienne s'allia avec Byzance contre les Bulgares également, pour défendre l'indépendance de la Hongrie.<sup>15</sup>

Pour justifier notre thèse qui voudrait affirmer que l'abrégé historique de Florus est une source directe de l'*Admonition*, on peut apercevoir quelques autres passages coïncidants. Le moine médiéval dit, en citant partiellement aussi Athanase, le patriarche d'Alexandrie, que (*fidem catholicam*) *nisi quis fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit* (1). La fin de cette expression se trouve déjà chez Florus dans une construction grammaticale pareille : *aliter salvus esse non potuit, nisi...* (2,14,4 ; cf. *si salvi esse vellent...* 1,31,8) où l'écrivain romain présente la transition de la république à l'empire.

On peut alléguer même un autre lieu où Florus dessine ainsi l'organisation d'État réalisée par Romulus, le fondateur de Rome et de l'empire : *hunc rex sapientissimum statum rei publicae inposuit : iuventus divisa per tribus in equis et armis ad subita belli excubaret, consilium rei publicae penes senes esset, qui ex auctoritate patres, ob aetatem senatus vocabatur* (1,1/1,1/, 15). En parallèle de cette description, l'auteur du *Libellus* s'adresse, au nom du roi fondateur, au prince Éméric, en émettant ces paroles : *consilia regum in pectoribus sapientium debent claudi... Ac per hoc, quicquid negotii unicui-*

<sup>14</sup> V. BERTÉNYI I., *op. cit.*, 20. – Gerbert d'Aurillac a exercé une grande influence même sur l'école de Chartres où le texte de Florus a été bien connu, au moins plus tard, c'est-à-dire à l'époque de Jean de Salisbury. Sur Gerbert d'Aurillac, sur le savant et son héritage littéraire, v. *Lexikon des Mittelalters*, IV, 1302–1303 (avec une littérature complémentaire, voir, en premier lieu, P. RICHÉ, *Gerbert d'Aurillac : Le Pape de l'An Mil*, Paris, 1987 ; H. GASC, *Gerbert d'Aurillac et la pédagogie des arts libéraux à la fin du X<sup>e</sup> siècle*, *Journal of Medieval History*, 12 [1986], 111–121). – Quant à Othon III et sa conception politico-idéologique « *renovatio imperii Romanorum* », v. T. STRUVE, s. v. *Otto III*, in : *Lexikon des Mittelalters*, VI, 1568–1570 ; s. v. *Renovatio*, *ibid.*, VII, 713–714 (avec une bibliographie détaillée). Cf. encore K. REINDEL, *Das Kaisertum Ottos III*, in : *Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter*, hrsg. von Th. SCHIEFFER, I, Stuttgart, 1992<sup>3</sup>, 703 sqq., surtout 704–706 ; M. HELLMANN, *ibid.*, 897 sqq. ; Th. SCHIEFFER, *ibid.*, 1046. Voir tout récemment : KRISTÓ Gy., *Magyarország története 895–1301* (Histoire de la Hongrie), Budapest, 1998, 93 sqq. En ce qui concerne la littérature antérieure, cf. p. ex. K. HAMPE, *Kaiser Otto III und Rom*, HZ, 140 (1929) et C. ERDMANN, *Das ottonische Reich als Imperium Romanum*, DA, 6 (1943) ; en plus v. A. BRACKMANN, *Gesammelte Aufsätze*, 1967<sup>2</sup>, 242 sqq.

<sup>15</sup> Sur l'œuvre et la fortune de Saint Étienne, voir récemment : *Doctor et apostol : Szent István-tanulmányok* (Études sur Saint Étienne), réd. TÖRÖK J. (*Studia Theologica Budapestinensia*, 10), Budapest, 1994 ; MAGYAR Z., *Szent István a magyar kultúrtörténetben* (Saint Étienne dans l'histoire de la culture hongroise), Budapest, 1996 (avec une bibliographie supplémentaire).

*que conveniat (a)etati, in hoc se exerceat, scilicet iuvenes in armis, senatores in consiliis* (chap. 7).

Enfin, on trouve même un antécédent de la thèse célèbre du chapitre 8, citée déjà ci-dessus : *Quis Gr(a)ecus regeret Latinos Gr(a)ecis moribus aut quis Latinus regeret Gr(a)ecos Latinis moribus ? Nullus*. Comme nous avons déjà vu, cette conception est venue directement d'Isidore de Séville, mais, également chez Florus, quelques idées semblables se sont déjà formulées : *quis... miretur in moribus... victorem populum Romanum fuisse ?* (1,13,23) ; en même temps, on peut lire aussi cette phrase dans l'épitomé : *mores... nostros (sc. mores populi Romani) magis quam arma... suspiciebant (sc. Germani)* (2,30,30). Ces ressemblances se comprennent très bien, étant donné que, comme nous le savons, Florus figure parmi les sources d'Isidore de Séville.

On constate par là que l'abrégé de l'historien romain apparaît comme une source possible du *Libellus de institutione morum*, et ce fait est d'autant plus compréhensible si l'on considère le genre littéraire de l'ouvrage romain ancien avec lequel l'*Admonition* est en rapport. En effet, celle-ci se range parmi les *specula regia* médiévaux, tandis que l'épitomé de Florus est aussi un précurseur de ce genre, étant donné que son abrégé de l'histoire romaine, conçue comme une biographie du peuple romain, identifie le premier âge, l'enfance de Rome, avec le royaume et essaie de définir le but, les fonctions et les rôles des rois romains. Florus traite cette question d'une manière téléologique qui étudie des lois de la finalité dans l'histoire romaine durant l'époque royale. L'organisation et l'intérêt de l'État réclament des rois des qualités bien variées : ainsi que des goûts et des caractères bien différents. Romulus comme un jeune peut s'emparer du trône, parce que tel devait être le fondateur de l'Empire. Numa Pompilius, le roi religieux, adoucit le peuple romain farouche, alors, il lui fallait la piété pour modérer par la crainte des dieux les mœurs des Romains. Tullus Hostilius est créateur de l'art militaire, nécessaire aux hommes belliqueux de l'empire naissant pour rendre sa valeur plus terrible et plus illustre. Ancus Martius, le bâtisseur, est capable d'agrandir la ville par la fondation d'Ostie, la construction de ses remparts et d'un pont jeté sur le Tibre, et cela fait le commencement, pour ainsi dire, de l'impérialisme romain. Tarquin l'Ancien ajoute une grande dignité au peuple dominateur romain par les distinctions et décorations magistrales. Servius Tullius établit un cens qui apprend à l'État romain à se connaître lui-même : la République remonte à cette origine. Enfin, l'importune tyrannie de Tarquin le Superbe brûle le peuple du désir de la liberté qui pose les fondements de la République (1,2,1-7). Cette Rome libre qui veut venger la liberté et la pudeur outragées (1,3,1), et qui est accomplie parfaitement par la monarchie d'Auguste, où la paix règne toujours soit par la sage politique de César, soit par le caractère de ses peuples (2,33/4,12/, 59), était précisément l'idéal de l'auteur de l'*Admonition*, et, en premier lieu, de Saint Étienne qui se servent, naturellement, de Florus comme source pour rédiger ou bien faire rédiger la première théorie d'État en Hongrie, en s'attachant aux traditions classiques de l'Europe médiévale pour formuler les principes d'une nouvelle organisation politique et administrative d'un pays chrétien soutenu par la papauté. Alors, dans cet ouvrage latin qui est au commencement de la littérature en Hongrie, les éléments culturels et spirituels de l'Antiquité et

les pensées médiévales, carolingiennes et postcarolingiennes, se mêlent de la même façon que sur le tombeau de Saint Étienne, qui n'est autre qu'un sarcophage romain, transformé dans l'esprit du christianisme. Dans ce domaine, le roi fondateur de la Hongrie suivit, avec intention ou sans intention, l'exemple de Charlemagne, comme le tombeau de ce dernier, c'est-à-dire « le sarcophage de Proserpine » à Aix-la-Chapelle en témoigne d'une manière assez convaincante. L'inscription de ce monument dit que c'est l'*imperator orthodoxus* qui agrandit, *nobiliter*, le *regnum Francorum*.<sup>16</sup>

Si l'on accepte que Florus est une des sources de l'*Admonition*, tout de suite se pose la question de savoir, par quelle route cet historien romain est arrivé dans la Hongrie des Árpádiens. Jusqu'à nos jours, on a pensé que l'évangélisation des Hongrois et la naissance de la civilisation européenne en Hongrie avaient coïncidé avec l'épanouissement du mouvement de Cluny (dès 910). Ce fait éclairerait bien l'établissement du premier monastère bénédictin de Hongrie, fondé sur le Mont de Saint Martin de jadis, à Pannonhalma d'aujourd'hui, en 996. C'est ainsi que tous les savants antérieurs ont fait dériver l'auteur du *Libellus* de la Rhénanie,<sup>17</sup> des régions d'Outre-Rhin et cisrhénanes vues dans l'optique hongroise. Il faut ajouter que cela ne nous empêche aucunement de considérer Florus comme une source de l'*Institutio morum*, puisque notre historien romain était bien connu dans cette région de l'Empire des Francs comme le prouve l'origine d'une branche de ses manuscrits les plus anciens. La variante **c** arrive en France centrale et septentrionale d'aujourd'hui et sur les territoires méridionaux de l'Allemagne actuelle au IX<sup>e</sup> siècle, selon toute probabilité, à travers l'Espagne (où Isidore de Séville connaît le texte de l'abrégé). Au nord des Alpes, elle se scindera en deux, peut-être trois sous-classes (**c'** et **c''**, éventuellement **c'''** ?). C'est **c'** qui apparaît le plus tôt ; il est représenté par le *codex Heidelbergensis* (**N**) du IX<sup>e</sup> siècle, copié à Lorsch,<sup>18</sup> et par un *codex Parisinus* (**P**) du XII<sup>e</sup>, ainsi que par le type **p'**, représenté actuellement par des manuscrits italiens, mais ayant son origine, également, au-delà des Alpes. L'examen a montré que la variante **p**, indépendante de **N**, s'est formée également aux VIII<sup>e</sup>–IX<sup>e</sup> siècles, pour être fixée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup>, probablement à Chartres, comme en témoignent les caractéristiques linguistiques ainsi que certaines abréviations et l'interprétation erronée de celles-ci. Les manuscrits signalés par **c''** ou **m/e** remontent également aux territoires transalpins à la fin du premier millénaire et au début du second (cf. p. ex. **GLxJUHarl./m :MCan.Brl.Voss./e :HQYO<sup>1</sup>ψK**).<sup>19</sup>

<sup>16</sup> Cf. J. FLECKENSTEIN, s. v. *Karl der Große*, in : LdMA, V, 1991, 960.

<sup>17</sup> Cf. GYÖRFFY Gy., *op. cit.*, 370–373 ; KÓTA P., *op. cit.*, 283.

<sup>18</sup> Sur Lorsch, v. B. BISCHOFF, *Lorsch im Spiegel seiner Handschriften*, Münchener Beiträge, 1974, 65–66, 96, qui localise, d'une manière convaincante, le manuscrit **N** à Lorsch. Cf. encore IDEM, *Latin Palaeography*, Cambridge, 1990 (1995<sup>4</sup>), 26, 32, 94, 112, 118, 171, 207 (avec une bibliographie supplémentaire). – À propos de Lorsch, v. encore *Festschrift zum Gedenken an die Stiftung der Reichsabtei Lorsch...*, I–II, Darmstadt, 1973 (avec une littérature très riche).

<sup>19</sup> Quant à ces questions, v. mon édition avec une préface informative et une littérature détaillée (P. ANNI FLORI *Opera quae exstant omnia*, Debrecini, 1997), cf. encore M. D. REEVE, *The Transmission of Florus' Epitoma de Tito Livio and the Periochae*, ClQ, 38 (1988), 477–491 ; IDEM, *The Transmission of Florus and the Periochae again*, *ibid.*, 41 (1991), 453–483.



Mais on doit souligner que le texte de Florus était répandu même en Italie du Nord en ce temps-là comme le manuscrit conservé actuellement à Bamberg en témoigne, étant donné que ce livre avait été écrit dans la région cisalpine,<sup>20</sup> d'où un Italien célèbre, Saint Gérard, est arrivé à la cour royale hongroise, lequel exerçait, au moins plus tard, une grande influence sur le roi fondateur de la Hongrie, Saint Étienne. Quoique quelques-uns en tiennent compte, en supposant un effet direct ou indirect de Saint Gérard sur l'atmosphère spirituelle des *Admonitions*,<sup>21</sup> mais cette hypothèse ne semble pas être admise, parce que certaines données chronologiques la contredisent. Le *codex Bambergensis* (**B**) qui contient, comme les manuscrits de Jordanès (**I**), la variante **a** du texte florien, est copié effectivement en Italie du Nord, et se trouvera en terre allemande seulement à partir du début du second millénaire. Donc, il est possible que la connaissance de Florus en Hongrie doive aussi quelque chose à l'Italie du Nord, et on peut penser à cette solution aussi bien qu'à l'origine rhénane de l'auteur de l'*Admonition*, soutenue par les chercheurs antérieurs. En tout cas, il faut voir que la culture naissante du royaume hongrois s'enracine profondément dans le mélange de la tradition classique et de la civilisation carolingienne et postcarolingienne, auquel elle ajoute certains traits caractéristiques spéciaux. Après avoir accompli cette recherche des sources, nous devons, peut-être, accentuer le premier composant,<sup>22</sup> c'est-à-dire l'héritage ancien avec plus de force que les investigateurs précédents l'ont fait jusqu'à nos jours, en accentuant, en premier lieu, l'apport de l'esprit médiéval dans la vie culturelle des Hongrois créant leur État dans la vallée du Danube il y a, précisément, un millénaire. *Tantae molis erat nostram tunc condere gentem* (cf. Verg. *Aen.* 1, 33), tant il était laborieux de fonder notre nation en ce temps-là, pourrait on dire d'après Virgile.

Si l'on accepte cette conclusion, un autre aspect particulier de l'*Admonition* devient également compréhensible. Les autres *specula regia* du haut Moyen Âge font dériver leurs principes sur la théorie d'État, c'est-à-dire leurs enseignements pratiques et théoriques sur le gouvernement, à partir des vertus en général systématiquement enregistrées et expliquées. Conformément à cette mentalité spéciale, le raisonnement dans les œuvres carolingiennes et postcarolingiennes a un caractère déductif assez remarquable. Chez Saint Étienne, au contraire, ce sont les différents aspects de l'autorité royale, du pouvoir d'un souverain, qui déterminent et organisent en un système bien formé l'ensemble des vertus. Cette méthode se trouve, comme on sait, même dans l'Antiquité classique presque exclusivement chez Florus, qui doit ce raisonnement à sa conception téléologique de l'histoire romaine.

Enfin, il faut mettre à jour la structure bien intéressante de l'œuvre de Saint Étienne. Elle contient une préface et dix chapitres, ordonnés dans un système logique, en suivant comme modèle ou bien le décalogue, les dix commandements du Dieu, gravés sur deux

<sup>20</sup> V. B. BISCHOFF, in : P. JAL, *Florus, Œuvres*, Paris, 1967, I, p. CXV, n. 2. D'autres voudraient donner à ce manuscrit une origine allemande, cf. p. ex. P. LEHMANN, *Erforschung des Mittelalters*, Stuttgart, 1960, III, 166. V. encore P. K. MARSHALL, in : *Texts and Transmission*, *op. cit.*, 164-166, n. 4.

<sup>21</sup> Cf. SZEKFŰ L., s. v. *Gellért, Szent*, in : KMTLex, 231.

<sup>22</sup> De la même façon : MEZEY L., *Deáksgég és Európa* (Clergie et Europe), Budapest, 1979, 112 et *passim*.

tables en pierre, données à Moïse sur le Sinaï ; ou en voulant rappeler le Dieu au milieu des neuf chœurs des anges dont Saint Ambroise parle pour la première fois au IV<sup>e</sup> siècle. Pensons aussi à ce fait que, pour Saint Étienne, il y a neuf vertus principales (*pietas, misericordia, patientia, fortitudo, humilitas, modestia, mitis esse, honestas, pudicitia*), qui comme neuf piliers, supportent l'édifice du royaume (10). Cependant, elles font, en réalité, dix vertus avec la *virtus* proprement dite. Jusqu'à présent, on a proposé ces deux solutions pour dénouer la difficulté de ce problème, posé dans les études sur l'*Admonition*. Mais on peut tenir compte d'une troisième solution aussi. Le nombre de dix associe l'an mil à dix unités d'autant plus sûrement que l'on connaît l'importance fondamentale du premier millénaire au couronnement de Saint Étienne comme roi de la Hongrie. Tout cela s'harmonise avec le fait que l'abrégé de Florus fut écrit à propos du neuvième centenaire de la fondation de Rome, célébré, d'une manière grandiose, par Antonin le Pieux en 147 apr. J.-C. La structuration de l'ouvrage historique veut souligner cette occasion solennelle, en donnant à l'œuvre préfacée une disposition, basée sur une combinaison complexe des nombres de dix et de cent.

Mais il est probable que le moine bien formé de Saint Étienne ait encore utilisé d'autres auteurs anciens que Cicéron et Florus. C'est à Salluste qu'on doit penser, en premier lieu, qui commence sa monographie sur la conjuration de Catilina également avec une préface philosophique et donne un développement semblable de l'État, basé sur les vertus comme le fait l'écrivain du *Libellus*. Dans cette relation, il serait possible de présenter même quelques correspondances textuelles entre l'historien romain et le clerc médiéval, citées conformément à l'usage de cette époque, non toujours mot à mot, mais périphrasées, contrairement aux passages extraits de la tradition biblique, où on devait suivre de près le texte des Saintes Écritures. Malheureusement, l'étendu limité de l'étude nous empêche de soutenir notre thèse, d'une manière détaillée. Nous ne voudrions présenter ici qu'un parallélisme entre les deux écrivains : *civitas incredibile memoratu est adepta libertate quantum brevi creverit* (*Cat.* 7,3) – dit Salluste, et cette formule est comparable aux mots de l'*Admonition* : *Romanum crevit imperium... Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)Eneades fecissent illam liberam* (6). En cet endroit, il suffit de rappeler à la mémoire que l'œuvre de Salluste était également bien connue à cette époque-là, à vrai dire, en dehors de l'Italie, au nord des Alpes, comme on constate la même chose à propos du *De officiis* de Cicéron. En tout cas, la diffusion de l'œuvre de Salluste dans l'Europe contemporaine donne aussi une clé pour comprendre la complexité spirituelle du premier document littéraire en Hongrie.

En ce point, on doit répondre à une question très difficile. Un siècle après la conquête du bassin des Carpates effectuée par les Hongrois païens, venus de l'Est, peut-on tenir compte d'une influence aussi importante des auteurs classiques sur les idées relatives à l'État hongrois naissant ? Voilà la solution que j'essayerais de proposer. En 1938, András (Andreas) Alföldi a écrit une étude fondamentale intitulée « Les restes du christianisme en Pannonie à l'époque des invasions barbares », publiée dans les « Mélanges le

roi Saint Étienne » dédiés au neuvième centenaire de la mort du roi fondateur hongrois.<sup>23</sup> L'auteur a démontré dans cette contribution que la chrétienté avait continué d'être présente dans quelques régions pannoniennes après la dévastation terrible des Barbares. Selon Alföldi, c'est dans la Pannonie du Sud et de l'Ouest que des vestiges des peuples romains et les églises chrétiennes survivaient même jusqu'à l'invasion des Hongrois à la fin du neuvième siècle. On peut admettre que les environs de Sirmium, de Siscia, même de Sopianaë soient restés fidèles au christianisme, et que les institutions chrétiennes aient été gardées à l'aube du Moyen Âge.<sup>24</sup> Il est possible que des vestiges de peuples romani-sés aient vécu aussi sur les rivages du Rába et du Mura. C'est là que se trouvait Savaria qui, au début du IX<sup>e</sup> siècle, subsistait encore sous ce nom même ancien. On y trouve des cours d'eau et des localités qui ont gardé leurs noms romains, tel que Zala (*Sala, Salle*) ou Marcal (*Mursela*). Dans la continuité partielle de la civilisation classique dans cette région, le christianisme jouait un grand rôle. À l'époque de la migration des peuples, la force et l'efficacité spirituelles des martyrs et des héros pannoniens parvinrent à maintenir la foi chrétienne pendant longtemps dans cette région. Démétrius de Sirmium, est un des plus grands confesseurs des Balkans, tandis que le souvenir d'Anastasia, une autre martyre de Sirmium est pieusement gardé. Jérôme de Stridon est le puissant soutien de l'Église ; et enfin, un culte est voué à Martin de Savarie (*Savaria, Sabaria*), l'ancien

<sup>23</sup> Sur cette question bien complexe voir encore une littérature spéciale complémentaire, p. ex. DEÉR J., *Pogány magyarság – keresztény magyarság* (Les Hongrois païens – les Hongrois chrétiens), Budapest, 1938 (1993) ; IDEM, *A magyar királyság megalakulása* (La naissance du royaume hongrois), A Magyar Történettudományi Intézet Évkönyve (Budapest), 1942, 1–88. – Sur l'arrivée des Magyars en Hongrie et sur la conquête du pays, on peut renvoyer à une littérature récente et assez riche due, en premier lieu, au millénaire actuel, voir : KRISTÓ Gy., *A Kárpát-medence és a magyarság régmúltja – 1301-ig* (Le bassin des Carpates et l'époque reculée des Hongrois – avant 1301), Szeged, 1994<sup>2</sup> ; IDEM (éd.), *A honfoglalás korának irodalmi forrásai* (Les sources littéraires de l'époque de la conquête hongroise), Szeged, 1995 ; IDEM, *A magyar állam megszületése* (La naissance de l'État hongrois), Szeged, 1995 ; *A honfoglaláskor írott forrásai* (Les sources écrites de l'époque de la conquête hongroise), éd. KOVÁCS L.–VESZPRÉMY L., II, Budapest, 1996 ; *Honfoglaló őseink* (Les ancêtres conquérants des Hongrois), éd. VESZPRÉMY L., Budapest, 1996 ; *Az őshazától Árpád honalapításáig* (De la patrie d'origine des Hongrois à la fondation de la nouvelle patrie d'Árpád), éd. MAGYAR K., Kaposvár, 1996 ; *Honfoglaló magyarság – Árpád-kori magyarság* (Les Hongrois conquérants – les Hongrois à l'époque des Árpádiens), éd. PÁLFI Gy.–FARKAS L. Gy.–MOLNÁR E., Szeged, 1996 ; RÓNA-TAS A., *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant le pays), Budapest, 1996 (avec une bibliographie détaillée) ; LÁSZLÓ Gy., *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois conquérants), Budapest, 1996 ; KRISTÓ Gy., *Magyar honfoglalás – honfoglaló magyarok* (La conquête hongroise – les Hongrois conquérants), Budapest, 1996 ; IDEM, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996 ; IDEM, *Regino és a magyar honfoglalás* (Regino et la conquête hongroise), in : *Studia varia : Mélanges Szádeczky-Kardoss S.*, Szeged, 1998, 89–97 ; HAVAS L., *A honfoglalás és az államalapítás Nadányi János organikus történelemszemléletében* (La conquête hongroise et la fondation d'État dans la conception organique de l'histoire chez J. Nadányi) = *Neolatin irodalom Európában és Magyarországon* (La littérature néolatine en Europe et en Hongrie), éd. JANKOVITS L.–KECSKEMÉTI G., Pécs, 1996, 153–162 (avec une bibliographie supplémentaire) ; JÓZSA L., *A honfoglaló és az Árpád-kori magyarság egészsége és betegségei* (La santé et les maladies des Hongrois au temps de la conquête et à l'époque des Árpádiens), Budapest, 1996. – En général, voir KMTLex.

<sup>24</sup> ALFÖLDI A., *A kereszténység nyomai Pannoniában a népvándorlás korában* (Les restes du christianisme en Pannonie à l'époque des invasions barbares), in : *Szent István király emlékkönyv, op. cit.*, I, 151–170.

évêque de Tours et fondateur de maints monastères, entre autres Ligugé et Marmoutier. Donc, il est compréhensible qu'un grand nombre de Barbares envahissants, de Huns, de Germains, de Gépides, faisant irruption dans l'Europe romanisée, aient été influencés, même christianisés par leur nouveau milieu pendant les siècles de l'époque des invasions. Les Avars seuls n'étaient pas soumis à la foi chrétienne ; quoique d'autres tribus turques et bulgares, qui avaient été emportées par les Avars dans la vallée du Danube, aient été déjà, tout de même, profondément imprégnées par le christianisme oriental, qui veut dire l'esprit de l'Église byzantine.

C'est ainsi que les Hongrois conquérants, qui étaient arrivés dans le bassin des Carpates, ont rencontré les vestiges de la civilisation romaine, transmise, en premier lieu, par le christianisme. Cette culture christianisée forme, pour ainsi dire, un cercle autour des Hongrois, touchés déjà par la chrétienté byzantine et établis au pied des Carpates.

Ces idées d'András Alföldi ont été confirmées par des recherches modernes comme le prouvent de nouvelles études d'Endre Tóth, intitulées *Das Christentum in Pannonien bis zum 7. Jahrhundert nach den archäologischen Zeugnissen* ; et « À propos des sources sur le christianisme dans le bassin des Carpates avant la conquête hongroise ». <sup>25</sup> Cette dernière contribution distingue quatre périodes après la chute de la domination romaine dans la vallée du Danube. La première période dura de l'établissement des Huns (à la fin du IV<sup>e</sup> siècle) à l'invasion des Avars qui occupèrent la plaine hongroise au VII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. À cette époque, quelques communions chrétiennes purent survivre sans aucune rupture malgré de graves souffrances. Pendant la deuxième période, c'est-à-dire après la conquête des Avars, une population romanisée et chrétienne restait, tout de même, près du lac Balaton, sur laquelle les fouilles de Keszthely/Fenekpuszta portent un témoignage. Quant à Pécs, on peut dire la même chose. En plus, à l'époque basse des Avars, il est possible de prouver la présence des chrétiens, vivant *ad ripam Danubii*, séparés de l'Église officielle. On connaît aussi le fait que les missionnaires anglo-saxons avaient le projet ambitieux de baptiser même les Avars, mais il est impossible de vérifier la réalisation de cette intention. Après l'écroulement de l'Empire des Avars, le régime carolingien favorisa le christianisme survivant dans le bassin des Carpates, parce que les diplômes et les sources narratives parlent des dédicaces des églises, même s'il est difficile de les identifier dans tous les cas.

La rencontre <sup>26</sup> entre les Hongrois arrivant de l'Orient et la chrétienté pannonienne a été l'élément décisif dans la transformation culturelle et spirituelle rapide des conquérants et c'est à leurs descendants que Saint Étienne imposa avec succès le christianisme,

<sup>25</sup> Cf. T. KARDOS, *La Hongrie latine*, Paris, s. d., 8.

<sup>26</sup> E. TÓTH, *Das Christentum in Pannonien bis zum 7. Jh. nach den archäologischen Zeugnissen*, in : *Das Christentum im bairischen Raum*, hrsg. von E. BOSHOFF-H. WOLFF, Köln-Weimar, 1994, 242-272 ; IDEM, *A 4-8. századi pannóniai kereszténység forrásairól és a leletek forrásértékéről* (Sur les sources de la chrétienté pannonienne du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle et sur la valeur des trouvailles), Magyar Egyháztörténeti Vázlatok, 2 (1990), 17-33 ; IDEM, *Kereszténység a honfoglalás előtt a Kárpát-medencében* (À propos des sources sur le christianisme dans le bassin des Carpates avant la conquête hongroise), in : *Honfoglaló ősünk* (Les ancêtres conquérants des Hongrois), réd. VESZPRÉMY L., Budapest, 1996.

en organisant, en même temps, l'État hongrois et l'Église dans la vallée du Danube. Étant donné que cette culture chrétienne était d'origine romaine, il est compréhensible que la nouvelle civilisation hongroise ait dû beaucoup à l'esprit romain.

Cette constatation, en apparence hâtive, de notre côté, se confirme par une analyse systématique de la première pièce importante maintenue de la littérature latine en Hongrie, c'est-à-dire par une étude des *Admonitions* de Saint Étienne, lesquelles montrent une éducation élevée et renouvelée vers l'an mil. Ce renouvellement doit beaucoup à l'esprit de la *renovatio* au temps de Othon III, où on commence de donner, peu à peu, une importance plus grande aux œuvres des écrivains antiques à côté des auteurs relativement tardifs : Cassiodore, Isidore de Séville, qui ne sont que les héritiers des précédents. Dans le cadre de la vie intellectuelle ainsi renouvelée de l'Europe, une tout aussi nouvelle civilisation que la Hongrie, fondée un peu avant, et pleine de l'énergie des changements et d'enthousiasme chrétien, put trouver vite presque la même voie culturelle que l'Europe occidentale avait redécouverte assez lentement après les siècles des bouleversements et des perturbations, sombrés dans une décadence intellectuelle où on a fait « plus souvent appel à l'autorité des Pères de l'Église qu'à une réflexion personnelle et rationnelle ». <sup>27</sup> Cette réflexion gagna du terrain plus tard, basée également sur de multiples expériences et sur une formation classique. La découverte de la culture antique, avec, en même temps, les traditions bibliques et liturgiques et les expériences actuelles, fut un bénéfice et un avantage commun, un facteur mobilisant partout les forces spirituelles dans une élite de clercs, de moines et de princes autant dans l'Europe de l'Ouest carolingienne et postcarolingienne que dans la Hongrie des Árpadiens et, en surplus, celle-ci profita des échanges intellectuels entre l'Europe traditionnelle et le pays hongrois récemment christianisé. Il est significatif que la première pièce latine de la littérature hongroise, le *Libellus*, attribué à Saint Étienne, et écrit par un clerc ou bien par un moine d'origine étrangère sous l'influence spirituelle du souverain, manifeste cette nouvelle osmose culturelle qui a eu lieu, presque en même temps, dans l'Europe Occidentale et dans le bassin des Carpates, peut-être en partie par l'intermédiaire de l'Italie du Nord. En effet, cet ouvrage, un peu curieux, possède une couleur classique, grâce aux traditions cicéronienne, florienne et, peut-être, sallustienne. La civilisation hongroise s'est vu assurer ainsi pour longtemps un patrimoine culturel riche et fécondant, très tôt intégré et assimilé par les idées chrétiennes du Moyen Âge et par les expériences de la Hongrie naissante au cours de la formation d'un nouvel État.

\*

Dans cette partie de mon étude, j'essayerai de développer dans quelles parties de l'*Institutio* on peut démontrer surtout les expériences les plus actuelles et les plus individuelles du premier roi hongrois apostolique qui sont basées sur les traditions culturelles et qui servent de point de départ de sa conception politique. Le souverain future fut ori-

<sup>27</sup> Voir P. RICHÉ, *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, Paris, 1962, 551.

ginairement païen qui avait, selon une source étrangère de beaucoup ultérieure, le prénom Vajk, ce qui montre qu'il se fit baptiser seulement à l'âge adulte, ainsi, pour les étrangers, il fut connu par son premier prénom. Ce jeune homme qui est né et a vécu dans un monde païen devait bien connaître la vie et les traditions des anciens Magyars, il devait donc comprendre la faillite où était arrivée l'ancienne forme de vie saccageuse enracinée dans les conditions nomades, laquelle forme de vie est nommée, d'une manière euphémistique, « vagabondage » par les chercheurs hongrois, mais qui étaient en réalité des séries d'« invasions » comme la recherche européenne le classe. C'était surtout la bataille perdue près de Lech en 955 qui a été un signe catastrophique pour voir combien les Magyars païens ne pouvaient plus lutter contre le christianisme occidental, surtout dans le cas où ce dernier réussit à concentrer ses forces dans une plus grande mesure. Aux années 970 il fut évident que les guerriers pillards des Hongrois restaient en infériorité contre Byzance aussi, ce qui effectua la fin des invasions de dévastation. Mais ce n'étaient pas seulement les Magyars traditionnellement païens et libres ainsi même Vajk qui ont dû vivre cette situation de crise, mais les grands seigneurs étrangers venus à la cour du prince Géza ont dû faire voir et faire comprendre la même chose au jeune homme. Sarolt, la mère de Vajk et la fille de Gyula, deuxième notable après le prince, se fit baptiser selon le rite orthodoxe comme son père, et elle eut le rôle dans l'extension du christianisme de rite grec, au temps du règne de Géza, dans le bassin des Carpates. Géza, le père de Vajk, prit en même temps le christianisme de rite latin, mais il est vraisemblable qu'il resta païen dans son esprit ce qu'il a vérifié devant son prêtre en déclarant qu'il était assez puissant pour qu'il ait en même temps plusieurs dieux. Malgré son retentissement négatif, cet avis nous fait comprendre que même après le baptême de Géza il existait une mission chrétienne occidentale dans la cour du prince et même si elle ne put pas vraiment influencer la mentalité du prince, elle eut ses effets suffisants sur son enfant adolescent qui se fit baptiser convaincu et volontairement et qui a entrepris en même temps les fiançailles et le mariage avec la fille du prince bavarois, Gisèle. Le contact avec la mission latine et grecque devait faire voir à Vajk que le monde chrétien de son temps se décida à détruire les Hongrois païens exécutant de temps à autre des raids, comme les sources prouvent par exemple à propos de la bataille perdue en 942 en Espagne. Et ce but est devenu réalisable d'autant plus que, d'une part, l'ancien État hongrois nomade s'était affaibli et d'autre part parce qu'en Europe occidentale une coalition s'était formée qui aurait pu, au cas échéant, anéantir les forces armées des Magyars. Vajk a dû comprendre aussi que tout cela était devenu réalisable à un moment qui a donné une importance particulière tant à l'intervention contre les barbares envahisseurs qu'à l'intégration chrétienne se basant dans la mystique chrétienne. Et à ce point nous devons mettre un accent plus fort sur l'actualité du premier millénaire chrétien à laquelle j'avais fait des allusions au-dessus, mais la question soulève sans doute un examen plus détaillé.

Le *chiliasmus* ou le millénarisme,<sup>28</sup> l'idée selon laquelle à la fin des temps arrivera sur la terre le règne de la paix millénaire, s'est présentée d'une manière particulièrement forte dans le christianisme primitif et médiéval tout comme parmi les juifs du Moyen Âge, ayant son effet sur la kabbale aussi. Les racines du *chiliasmus* chrétien remontent surtout à l'*apocalypse* johannique accompagnée d'une énorme littérature de commentaire de langue latine, bien qu'une partie des pères de l'Église se soient déclarés contre l'esprit du millénarisme ou, au moins, aient montré une attitude distante. Mais cette pensée a de nouveau repris ses forces au cours du Moyen Âge et les prophéties de Pseudo-Methodios y eurent une importance particulière arrivant au huitième siècle même à l'Ouest, de plus, elles s'y répandirent très vite. Les attaques des Arabes y eurent aussi leur importance car l'apparition de l'*Antichristus* – le règne de la Justice avant le retour du Christ – fut liée aux attaques des fils d'Ismaël, c'est-à-dire des Arabes. Le *chiliasmus* renouvelé est bien visible au X<sup>ème</sup> siècle après la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire à la période avant l'an 1000 ce qui est bien expliqué aussi par le fait que le christianisme a attribué une grande importance, outre les nombres 3, 7 et 12, au 10 aussi. Cela est justifié même par une des œuvres de Saint Gérard qui mentionne non seulement l'œuvre intitulée *De principalibus numeris* d'Echerius, mais qui examine la question même du millénarisme (lib. 2,28v).<sup>29</sup> C'était Adso de Montier-en-Der<sup>30</sup> qui a préparé entre 949 et 954, à la demande de la reine Gerberga, femme du roi Lothaire IV, son écrit intitulé *De ortu et tempore Antichristi* qui présente la conception selon laquelle la fin de l'*Imperium Romanum* apportera la fin des temps. Bien que l'Empire des Romains se soit défait en somme, sa *dignitas* survit dans les *reges Francorum, qui Romanum Imperium tenere debent*, ainsi l'*Imperium Romanum* ou sa *dignitas* prendront leur fin seulement avec le règne des rois francs. Mais avant cela, le dernier et le plus grand de tous les rois unifiera encore une fois tout l'empire le tenant sous son règne, avant qu'il ne dépose sa couronne et son sceptre sur le Mont des Olives, et c'est alors que l'*Antichristus* viendra. Il est évident qu'Adso y pensa à l'union de l'empire des Francs qui parut réalisable vers la fin des années 940, mais après la formation du Saint Empire romain germanique cette union n'aurait plus été réalisable que sur les territoires outre l'empire, en relation avec le

<sup>28</sup> R. MANSELLI, s. v. *Chiliasmus*, in : *Lexikon des Mittelalters*, 1820 sqq., cf. IDEM, *La « Lectura super Apocalypsin » di Pietro di Giovanni Olivi*, Ricerche sull'escatologismo medioevale, 1955. Pour les sources v. B. MCGINN, *Apocalyptic Spirituality : Treatises and Letters of Lactantius, Adso of Montier-en-Der, Joachim of Fiore, the Franciscan Spirituals, Savonarola*, New York, 1979 ; IDEM, *Visions of the End : Apocalyptic Traditions in the Middle Age*, New York, 1979.

<sup>29</sup> Pour cela v. la dernière édition critique, avec une traduction apportant beaucoup de nouvelles explications : *Deliberatio Gerardi Moresanae Ecclesiae episcopi supra hymnum trium puerorum*, edd. et transtt. KARÁCSONYI B. et SZEKFÜ L., Szeged, 1999 (avec la complète bibliographie hongroise concernant Saint Gérard).

<sup>30</sup> *Epistula ad Gerbergam reginam de ortu et tempore Antichristi*, ed. E. SACKUR, in : *Sibyllinische Texte und Forschungen*, 1898 (1963<sup>2</sup>), 104–113 ; ADSO DERVENSIS, *De ortu et tempore Antichristi*, ed. D. VERHELST, Turnholt, 1976. Cf. R. KONRAD, *De ortu et tempore Antichristi : Antichristvorstellung und Geschichtsbild des Abtes Adso von Montier-en-Der*, Kallmünz, 1964. Cf. F. BRUNHÖLZL, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1992, II, 153 sqq.

royaume français. Mais, étant donné que la reine Gerberga fut la sœur d'Othon I<sup>er</sup>, le Grand, fondateur de l'Empire romain-germanique et qui dut connaître, lui aussi, l'avis d'Adso, il était évident que la conception mentionnée devait être transposée dans ce sens pour les relations de l'Empire romain-germanique. Tout comme d'autres qui virent incarner l'*Antichristus* dans les Arabes ou dans les Normands, il existait certains surtout des Allemands qui mirent en rapport l'*Antichristus* avec les Magyars tandis qu'ils pensèrent incarner la *renovatio imperii Romani* dans le Saint Empire romain germanique qui avait détruit le paganisme et avait rénové l'unité du christianisme, ainsi que cela apparaît dans les idées déjà mentionnées de Gerbert d'Aurillac et de son élève, Othon III. Gerbert d'Aurillac et Othon III ont donné donc une explication mobilisant les enthousiasmes à l'idée du millénarisme ce qui exclut la paralysie de la vie civile contemporaine imputée par la recherche ancienne, mais sans raison d'ailleurs.<sup>31</sup> Au programme universel et résolu du nouveau *millénarisme* remonte aussi le choix du nom de pape de la part de Gerbert d'Aurillac. Le nom Sylvestre II voulait rendre évident que le nouveau pontife est l'héritier du pape Sylvestre I<sup>er</sup> qui était le collaborateur contemporain du Constantin I<sup>er</sup>, le Grand. Ce dernier était le symbole de l'unité du christianisme impériale parmi les successeurs duquel comptaient continuellement et essentiellement les empereurs byzantins au premier millénaire après Jésus-Christ.

Étienne qui est devenu grand-duc en 997 a dû reconnaître expressément que s'il acceptait comme souverain les Hongrois païens, cela signifierait la disparition de son peuple de la scène de l'histoire.<sup>32</sup> Cette reconnaissance se voit sans équivoque dans la pensée centrale de l'*Institutio* : selon l'auteur, le royaume hongrois est de toute manière le dépo-

<sup>31</sup> Du point de vue précédent v. p. ex. E. GEBHART, *La Saint-Sylvestre de l'an 1000*, Paris, 1898. Pour la conception plus récente et en grande partie différente v. surtout P. RICHÉ, *Le mythe des terreurs de l'an mille*, in : *Les terreurs de l'an 2000*, Paris, 1973, 21–30. Cf. encore H. FOCILLON, *L'An Mil*, Paris, 1952 (1984<sup>2</sup>) ; G. DUBY, *L'An Mil*, Paris, 1967 ; D. BARTHÉLEMY, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ?*, Paris, 1997. – Nous retrouvons une approche de l'importance du premier millénaire regardée d'un autre point de vue et qui se base sur les données archéologiques dans l'ouvrage suivant : K. RANDSBORG, *The First Millennium A. D. in Europe and the Mediterranean*, Cambridge etc., 1991. – Pour la civilisation entière de l'époque v. L. GRODECKI-F. MÜTHERICH-F. WORMALD, *Le siècle de l'an mil*, Paris, 1973. Cf. encore D. IOGNA-PRAT-J.-Ch. PICARD, *Religion et culture de l'an mil*, in : *Actes du Colloque Hugues Capet 987–1987, La France de l'an Mil*, Paris, 1990, 25–30. V. le livre publié tout récemment par G. M. CANTARELLA (*Una sera dell'anno mille. Scene di medioevo*, s. l., 2000) qui passe complètement sous silence les affaires concernant le couronnement de Saint Étienne. Malgré tout, cette étude contient beaucoup de choses qui sont bien intéressantes à propos de notre sujet, v. surtout 145 sqq. et, avant tout, cf. le chapitre intitulé « Gli Ungari : l'Anonimo di Auxerre, verso la metà dell'XI secolo », 253 sqq.

<sup>32</sup> Après la mise en forme de la première partie de mon étude (1998–1999), un grand nombre d'ouvrages ont vu le jour concernant le millénaire, cf. p. ex. *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et La Hongrie à l'époque de Saint Étienne), éd. KRISTÓ Gy.–MAKK F., Szeged, 2000 (avec une bibliographie complémentaire à la fin de chaque chapitre) ; MAKK F., *A turulmadártól a kettőskeresztig* (Du touroul à la double croix), Szeged, 1998 ; KRISTÓ Gy., *A tizenegyedik század története* (L'histoire du XI<sup>e</sup> siècle), Budapest, 1999 ; avec une bibliographie complémentaire, 169–173). Au fond, l'ouvrage suivant aussi doit être lié à notre thème : RÉDEI K., *Őstörténetünk kérdései* (Questions sur notre préhistoire), Budapest, 1998 (également avec une riche bibliographie). Plusieurs ouvrages de LÁSZLÓ Gy. qu'on ne trouvait plus ont été édités dernièrement : *Múltunkról utódainknak* (De notre passé pour notre postérité), I–II, Budapest, 1999.

sitaire de la foi chrétienne que le roi doit défendre dans toutes les circonstances. Étienne formule cela pour son fils, Éméric de la façon suivante : *In primis pr(a)ecipio, consilior sive consulo et suadeo, fili carissime, si regalem cupis honestare coronam, ut fidem catholicam et apostolicam... conserves* (1, p. 621). Ici c'est la *corona* qui est l'attribut du pouvoir royal, c'est-à-dire un symbole de puissance que le premier roi hongrois a demandée et reçue du pape au tournant du premier millénaire apr. J.-C. et que l'on a posée sur la tête du nouveau roi à la résidence récemment fondée, à l'archevêché d'Esztergom (en lat. Strigonium) qui était sous le patronage de Saint Adalbert, le nouveau martyr missionnaire, et le couronnement s'est déroulé ou bien à Noël de l'an 1000, ou le premier janvier de l'an 1001, c'est-à-dire au millénaire de l'*incarnatio* (l'*Admonition* renvoie aussi à ce symbole du *Credo* : *Ihesum Christum de sancta Maria virgine angelo annuntiante natum... firmiter credas* – *ibid.*) ou bien au premier jour du nouveau millénaire ce qui n'est point par hasard compte tenu de ce qui vient d'être dit plus haut. Étienne voulait démontrer par cela et de toute manière que les Magyars ne peuvent point être l'*Antichristus*, mais contrairement : il s'agit d'un rejeton tout récent du christianisme universel (*nova... piores, qui in nostra monarchia adhuc quasi iuvenis et novella pr/a/edicatur* – 2, p. 622) qui a déjà dépassé, de tout de même, l'*infantia*, son premier âge le plus fragile, puisqu'il est *iuvenis*, c'est-à-dire il est assez fort, même si dans ce pays, pour cultiver la foi, il faut des soins particuliers par rapport à d'autres pays (*ibid.*). Le *regnum* hongrois – et c'est la question principale – fait partie du *corpus Christi* que le roi hongrois doit augmenter tous les jours, tout comme les autres empereurs chrétiens qui ont reçu leur nom de ce fait : *Unde quidem in primis reges augusti dicebantur, quia augebant ecclesiam* (*ibid.*).

Le royaume hongrois, par le fait qu'il est devenu le membre du Corps du Christ, a obtenu une possibilité pour un changement de son état. Tandis que, selon le *Libellus*, Étienne a le destin qui lui entraîne les *expeditiones*, le *labor* et les *diversarum gentium excursio*, soit les conditions *in quibus ego iam fere meam totam contrivi (a)etatem* (*praef.*, p. 620), son fils qui devra lui succéder au trône, selon son espoir, devra se confronter à un monde tout à fait différent : *Ora..., ut securus et expeditus ab omni excursionem adversariorum cum omnibus tibi subiectis cursum (a)etatis tu(a)e vit(a)e cum pace possis finire* – 9, p. 627). En effet le nouveau millénaire sera probablement l'époque de la paix, contrairement au millénaire précédent, ou au moins à la période de sa fin. Nous devons peut-être voir dans cet avis le retentissement de l'idée antique de l'*aurea aetas*, de l'*aureum saeculum* comme cette idée s'était exprimée au temps de l'antiquité dans la poésie de Virgile ou d'Horace.<sup>33</sup> Pour voir que l'auteur du *Libellus* a

<sup>33</sup> De ce thème v. récemment dans le détail : K. GALINSKY, *Augustan Culture*, Princeton, New Jersey, 1998, 90 sqq. De la littérature plus ancienne des ouvrages très instructifs : p. ex. J. BALDRY, *Who Invented the Golden Age ?*, *CIQ*, n. s. 2 (1952), 83–92 ; B. GATZ, *Weltalter, goldene Zeit und sinnverwandte Vorstellungen*, Hildesheim, 1967 ; P. A. JOHNSTON, *Vergil's Conception of Saturnus*, *CSCA*, 10 (1977), 57–70 ; *IDEM*, *Vergil's Agricultural Golden Age : A Study of the Georgics*, Leiden, 1980 ; A. WALLACE-HADRILL, *The Golden Age and Sin in Augustan Ideology*, *Past and Present*, 95 (1982), 19–36. Pour le thème et ses rapports dans les beaux-arts, y compris le problème Sybille aussi, v. de nouveau : M. FUCHS, *Aurea aetas : Ein glück-*

sans doute connu Horace, I. Borzsák a montré dernièrement des parallèles de texte.<sup>34</sup> Ces lieux remontent pourtant tous aux épîtres, mais il est possible que, tôt ou tard, l'influence même des *carmina*, p. ex. du *carmen saeculare* ou celle des *epodi* ou des *sermones* sur le texte de l'*Institutio morum* sera vérifiée. La même chose peut être valable aussi dans le cas de l'œuvre virgilien, bien que nous n'ayons pas de connaissance sur un travail de recherche dans ce domaine. En tout cas, il est apparent que l'auteur de l'*Institutio morum* se reporte évidemment à Rome comme préfiguration historique de la fondation du royaume hongrois, mais pas à Romulus qui serait naturel, mais aux (A)eneades et à travers d'eux à Énée même. Nous trouvons l'une des explications possibles dans l'*Énéide* même où Romulus reste en arrière-plan, puisqu'il est l'incarnation de la *discordia* et de la *tyrannis* à cause de l'assassinat de Remus, ce que Virgile repousse tout comme l'auteur du *Libellus*. En effet on ne peut pas exclure que l'illogisme apparent de l'*Institutio* à propos du parallèle de la fondation du royaume mentionné plus haut est aussi explicable par l'influence de l'*Énéide*. On peut en trouver une autre explication aussi, mais avant de l'analyser, il faudrait mentionner un fait analogue entre l'œuvre d'Étienne et l'*Énéide*. On a déjà parlé plus haut de cela que dans le chapitre remontant à l'*Énéide* une des sources possibles est l'œuvre de Florus, par contre, suivant cet historien, on ne comprendrait pas facilement la constatation suivante de l'*Institutio morum* : *Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)eneades fecissent illam liberam* (6). Par contre, selon Florus ce n'était pas sous le *regnum* que Rome est devenue libre, mais après où l'auteur ne parle pas d'Énée ni de ses successeurs. Mais le vers suivant de la célèbre description du bouclier dans l'*Énéide* pouvait revenir à la mémoire de l'auteur du *Libellus* :

Aeneadae in ferrum pro libertate ruebant

(*Aen.* 8, 648.)

Il est vrai que cette partie sert à décrire les Romains attaquant Porsenna pour défendre la *res publica libera*, mais, à cause de l'expression *Aeneadae*, l'auteur médiéval aurait pu penser que le texte se rapportait aux débuts de Rome. Après tout, la prédiction de la nouvelle période de paix, qui arrive et qui s'affirmera avec le prince Émeric, peut être mise en parallèle avec l'enfant naissant de l'éplogue IV de Virgile qui, au cours de sa

*verheissendes Sibyllinum im grossen Oecus der Villa von Boscoreale*, JbDAI, 113 (1998 [1999]), 91–108 (avec une énorme bibliographie complémentaire).

<sup>34</sup> Sur cela dernièrement St. BORZSÁK, *Horaz in Ungarn*, in : *Zeitgenosse Horaz : Der Dichter und seine Leser seit zwei Jahrtausenden*, hrsg. von H. KRASSER–E. A. SCHMIDT, Tübingen, 1996, 209, à noter que pour moi la concordance des textes observée ne semble pas convainquante. Bien que la ressemblance du contenu soit incontestable entre cette partie du cap. 4 : *si eris pacificus, amaberis a cunctis militibus ; si iracundus, superbus, invidus, impacificus super comites... cervicem erexeris, alienis tuum tradetur regnum* et Hor. *a. p.* 121 et *epist.* 1,1,38, au point de vue de la langue ce sont seulement les mots *iracundus* et *invidus*, *iracundus* qui sont communs. En tout cas, si nous acceptons ce parallèle, le contacte grammatical des *Institutiones* avec le texte de Florus, démontré par moi, devient plus accentué, puisque ce dernier est plus apparent.

## Camoenae Hungaricae 1(2004)

croissance, effectuera le *novum aureum saeculum*.<sup>35</sup> En effet, les pensées analogues de l'*Institutio* doivent être d'origine virgilienne. Nous pouvons voir encore l'influence du poète de l'époque d'Auguste dans certaines ressemblances de genre qui sont évidentes entre les deux œuvres. Ce sont les mots virgiliens adressés par le père comme conseils à Ascanius, fils d'Énée, au livre 12 de l'épopée :

« Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,  
fortunam ex aliis... »

(435–436.)

En effet, ces mots dits par Énée qui semble être une sorte de miroir du roi nous font penser bien à la volonté lue dans l'*Admonition* où Saint Étienne aussi veut faire apprendre à son fils le *labor* et les *virtutes*, et parmi ces dernières en premier lieu la *pietas* incarnée par Énée, désirant en même temps que son successeur évite d'une part la *tyrannis* et, de l'autre, qu'il n'ait pas sa part des *incursiones*, mais justement que la *pax* soit sa part, ce qui lui est assuré par cela : *antecessores sequi reges et honestos imitari parentes* (8), desquelles conditions Saint Étienne ne disposa pas, comme il nous est connu. Le conseil et souhait suivant peut être mis en rapport et non sans raison avec les mots virgiliens : *Disce... fortunam ex aliis !*, dont la curiosité a été mise en relief dernièrement par Th. Köves-Zulauf pour qui il semble que, outre Virgile, cette pensée ne se trouve nulle part dans la littérature, excepté l'épopée hongroise intitulée *Zrinyiade* composée par Miklós Zrínyi.<sup>36</sup> Outre cette réception, nous pourrions citer l'imitation pas textuelle mais conceptuelle retrouvée dans l'œuvre de Saint Étienne, dans la mesure où notre mise en parallèle est assez convaincante.

Comme nous avons vu au-dessus : le fond de l'enseignement de Saint Étienne est que, au lieu de l'état nomade des tribus, il faut maintenir un royaume hongrois chrétien, catholique, faisant partie du *Christi corpus*, un royaume qui est fondé sur l'harmonie interne et qui est tellement puissant qu'il est capable d'imposer le respect à l'ennemi externe et interne. Mais comment le roi pouvait-il espérer la réalisation de ce programme qui devait apporter un tournant radical, le christianisme étant un rejeton tout neuf dans le pays ? Avec une seule condition, si un pays multiculturel s'effectue qui utilise l'ancien mais qui fait pousser et fait naître en même temps le nouveau ce que nous avons invoqué plusieurs fois comme réminiscence florienne, c'est-à-dire le royaume qui n'est pas *unius lingu(a)e uniusque moris*. L'œuvre toute entière de Saint Étienne présente à Éméric comme exemple ce pays multilingue et multiculturel ayant une construction qui accentue elle-même cette conception, car elle s'harmonise avec l'idée du millénarisme par l'arrangement et par le regroupement mental de la préface et des dix chapitres. Les chapitres de l'œuvre qui s'embrassent en correspondant l'un à l'autre soulignent que les puissances anciennes

<sup>35</sup> V. de nouveau, avec la bibliographie des ouvrages parus après la première édition de l'œuvre : D. KIE-NAST, *Augustus : Prinzeps und Monarch*, Darmstadt, 1999<sup>3</sup>, 290 sqq.

<sup>36</sup> J'ai entendu de prononcer l'étude de Th. KÖVES-ZULAUF (« *Das Testament des Heros* ») à un colloque organisé à Debrecen en 1999, et je ne sais pas si l'étude aurait paru.

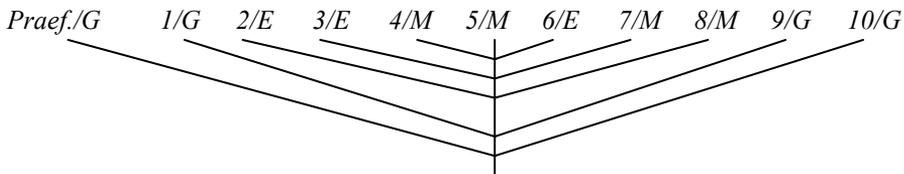
internes du pays ont une importance pareille aux nouveaux éléments externes. La partie générale préliminaire (par la suite : G) traite ceci : étant donné que *cuncta dei nutu condita* (praef.), ainsi le pouvoir est aussi de l'origine divine, c'est-à-dire les *consulatus*, *ducatus*, *comitatus*, *pontificatus ceter(a)eque dignitates* et avant tout les *regna* qui sont tous donc capables *ratione... vigere atque subsistere* (ibid.). Puis les dix chapitres énumèrent les caractéristiques principales de la dignité royale, tantôt celles qui sont universellement valables et celles qui appartiennent au royaume hongrois (*regalis dignitas* – 1 et 6, plus 8, *regale palatium* – 2, *regium solium* – 3, *regimen* – 4, *regalis corona* – 5, *tribunalia regum* – 7, *regalis salus* – 9, *corona regum* – 10, mais cf. 5). La première caractéristique est la *catholica fides* (1) qui est évidemment l'élément général et essentiel du vrai pouvoir royal (donc : G). Après vient l'*ecclesiasticus status* (2) qui incarne le précédent et qui doit être composé des éléments étrangers (par la suite : E), tout comme les *pontifices* (3) qui sont également étrangers dans ce pays et qui assurent une autre garantie du trône royal (cela est aussi : E). Ensuite nous trouvons dans l'œuvre des composants traditionnellement ancestraux et magyars (par la suite : M), c'est-à-dire des hommes principaux et des hautes dignités se trouvant au quatrième rang de l'énumération, c'est-à-dire les *principes* et les *milites* (4 = M), ceux qu'Émeric peut regarder, à cause des liens de parenté, comme *patres et fratres* (ibid.) ; les *iudices* figurent comme cinquième composant (5) qui, selon l'explication conventionnelle, sont issus de « l'aristocratie tribale » de long passé comme membres du tribunal royal (également : M). Malgré le sixième rang, la catégorie qui porte le nom *hospites* (6) a une grande importance dans l'ordre de valeur de Saint Étienne : ils sont sans aucun doute étrangers, puisque *ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, qui diversas linguas et consuetudines, diversaque documenta et arma secum ducunt, qu(a)e omnia regna ornant et magnificant aulam et perterritant exterorum arrogantiam* (p. 625). Ce sont surtout eux qui donnent la garantie du pays multilingue et multiculturel souhaité par Saint Étienne dont le modèle principal est l'*Imperium Romanum* créé par les (*A*)*Eneades* et qui peuvent être fondateurs également d'un *imperium diversarum linguarum et diversarum consuetudinum*, ainsi le *regnum* hongrois devrait être pareil selon la volonté du souverain apostolique. De la phrase du chapitre 6, citée plus haut dérive clairement que les *hospites* sont d'une part des chevaliers étrangers qui jouent un rôle important pour assurer les forces armées du pays contre l'agression étrangère menaçante (cf. *exterorum arrogantiam*), mais qui – comme gardes du corps peut-être – garantissent le calme intérieur (cf. *aula*), même ils prennent partie dans la juridiction auprès de « l'aristocratie tribale » mentionnée plus haut : en effet, c'est de cette façon qu'il faut comprendre selon toute probabilité l'expression *diversa... documenta*, figurée à propos des *hospites*, ce qui peut être renforcé par une phrase parallèle du code majeur du roi Saint Étienne : *virorum documentis orthodoxorum usu lectionis cottidiane fecit auditum utrumque prebere* (Leg. Steph. maior, 15, p. 391), et par cela l'explication du même genre du *Lexicon Latinitatis Medii Aevi Hungariae*<sup>37</sup> est justifiée, même si elle est quelques fois très large, cf. « institutio, admonitio, exemplum, praecep-

<sup>37</sup> Vol. III, Budapest, 1992, 222.

tum, lex, regula – enseignement, avertissement, exemple (édifiant), précepte, instruction ou loi, règle ». Quoi que ce soit l'explication convenable de ce lieu, de toute façon c'est un fait que les *hospites* sont des composants étrangers du royaume hongrois (c'est-à-dire : E). Contrairement, ce qui concerne les membres du conseil royal (*consilium*), traités dans le chapitre 7, eux, comme sages âgés, plus précisément *maiores et meliores, sapientiores et honestissimi seniores* auraient pu sortir de l'ancienne « aristocratie tribale » (donc : M) ; tout comme les *iuvenes* et *fili* obéissant à eux, « aux précurseurs, aux parents et aux pères », ne peuvent être disciplinés que selon « l'habitude » magyare dans les cadres de l'*oboedientia* qui mentaient l'ordre de l'État, se procurant ainsi la *prosperitas* (donc : M).

Dans la suite et pour finir, nous trouvons deux chapitres de caractère général parallèlement à deux chapitres de thème général de la partie initiale. Le chapitre 9 parle de la prière (*oratio*) par laquelle les rois peuvent mériter le plus leur salut (*maxima acquisitio est regalis salutis* – p. 626), et cela est le moyen général de la rémission des péchés (*peccatorum ablutio et remissio*) (donc : G) ; le chapitre 10 énumère les vertus du souverain qu'il faut pratiquer envers tout le monde, non seulement envers les puissants mais envers ceux aussi qui manquent d'autorité politique et sociale (*ad omnes, non tantum potentes, sed etiam potestate carentes* – p. 627), et c'est valable même si Étienne ne le mentionne clairement qu'à propos d'une vertu, la *patientia* (donc : G).

Considérant tout ce qui était dit en haut, la construction du *Libellus* montre cet arrangement :



En effet, nous pouvons y retrouver un arrangement concentrique de l'ouvrage. Aux deux premiers chapitres généraux répondent deux chapitres de la partie finale contenant également des idées générales. Ensuite, les deux composants étrangers de la puissance royale sont équilibrés par deux éléments intérieurs ; le quatrième composant intérieur est contrebalancé par un composant extérieur. Ainsi tous les composants du pouvoir se concentrent autour d'un axe central, étant donné que le chapitre 5 qui s'occupe également d'un élément interne du pouvoir, n'a pas de pendant. Cela sert à souligner le chapitre 5 qui examine les éléments du gouvernement comme la *patientia* et le *iudicium* qui sont justes, s'il ne visent pas l'*instabile et fragile* et ainsi ils rejettent les *stulta vota* qui *frangenda sunt*. C'est le vrai gage du *regnum* qui exclue la *tyrannis*. Et c'est ainsi que se réalise le gouvernement *secundum... legem*, autrement dit : l'*Institutio morum* est en même temps le « manuel » du bon gouvernement aussi, mais qui s'accorde bien avec « le miroir des princes » et qui suppose naturellement les traditions antiques comme base.

L'arrangement voulu se présente dans le fait aussi que le chapitre 6 a sa place juste à côté du chapitre central : le chapitre 6 accentue l'autre mouvement décisif de l'État hongrois, selon lequel l'installation multilingue et multiculturelle est un autre facteur décisif du pays qui est en train de s'enrichir continuellement. Tout cela s'effectue, découlant de l'arrangement, de cette façon que le royaume hongrois ne devient pas la proie des éléments étrangers, des *hospites*, puisque le pendant du chapitre 6, le chapitre 4 souligne justement l'importance des *principes et milites* de cette « aristocratie tribale » ancienne et déjà innée. Ainsi dans les chapitres intérieurs autour de l'axe, la proportion des éléments internes et externes est deux à un (2 : 1), tandis que dans l'œuvre entière cette proportion est plus équilibrée : quatre à trois (4 : 3) ce qui montre en même temps que la conception d'Étienne est très ouverte et souple. Et à ce point, il faut poser de toute manière la question : d'où cette souplesse et aptitude du pays hongrois féodal naissant au tournant du premier millénaire apr. J.-C. qui lui permet de s'adapter aux exigences et qui lui assure la capacité d'emprunter les acquisitions de la civilisation occidentale ? Une des sources les plus importantes était justement l'ancien État nomade hongrois où ce n'était pas la base ethnique et la base de langue qui formaient un élément décisif, mais ce sont plutôt la dépendance politique et la situation de puissance qui assurent les cadres étatiques. Les tribus hongroises sont devenues ainsi d'abord partie intégrante de l'empire des Khazars. Puis elles s'en sont détachées et ont formé un fédéralisme tribal avec la participation des sept tribus hongroises parlant une langue finno-ougrienne. Trois tribus kabars de langue turque se sont également détachées de l'empire khazar<sup>38</sup> pour devenir membres du fédéralisme tribal des Hongrois, mais ayant une position subordonnée à l'intérieur du fédéralisme nomade. Les Hongrois même s'ils parlaient une langue finno-ougrienne, étaient désignés par un nom turc : la dénomination usuelle en Europe des Hongrois de nos jours aussi, la forme latine *Hungari* est, en dernière analyse, d'origine turque, et sa signification originale est : « dix tribus », parce que, à la base de ce nom, nous trouvons l'expression turque : *on oguz*, qui se trouve également dans le mot *onogur*, donnant le nom à un peuple turc.<sup>39</sup> En effet vers 895 apr. J.-C. il est arrivé, dans le Bassin des Carpates, un peuple si composé du point de vue ethnique et de langue dans les cadres duquel les Hongrois ont tenu le pouvoir, mais ce pouvoir n'a eu aucun caractère éliminatoire du point de vue ethnique, culturel ou de langue.<sup>40</sup> Ce fait eut une importance décisive au cours de l'installation dans le bassin du Danube et après aussi. En effet bien des peuples avaient vécu ici, surtout des Slaves ce qui est prouvé p. ex. par le fait qu'une bonne partie des noms de lieux de Hongrie sont d'origine slave. Mais il faut dire que la présence des Slaves dans ces lieux au neuvième siècle a laissé moins de traces archéologiques que celle des khagans avars ayant un caractère turc, ou bien la civilisation occidentale arrivée sur

<sup>38</sup> Cf. TÓTH S., *A kabarok (kavarok) a 9. századi magyar törzsszövetségben* (Les Kabars [Kavars] dans le fédéralisme tribal des Hongrois au IX<sup>e</sup> siècle), *Századok*, 118 (1984), 92–113.

<sup>39</sup> V. de cela p. ex. l'œuvre de base de NÉMETH Gy. complétée et rééditée dernièrement : *A honfoglaló magyarság kialakulása* (La formation des Hongrois conquérants), éd. BERTA Á., Budapest, 1991<sup>2</sup>, 148–149.

<sup>40</sup> Ce trait est bien accentué plus récemment par KRISTÓ Gy. dans plusieurs de ses ouvrages mentionnés plus haut. Nous renvoyons souvent à ces œuvres aussi dans la suite.

ces lieux par l'intermédiaire des Bavarois et des Francs. Les Hongrois conquérants ayant des ethniques variées se sont établis sur une population aussi hétérogène. Étant donné que les langues de ces derniers peuples sont disparues dans la suite, on avait pensé que le nombre des conquérants qu'on avait estimé à un quart d'un million, a dépassé le nombre de la population préexistante dans le Bassin des Carpates peu habité au neuvième siècle. De nos jours, une autre conception est de plus en plus acceptée, représentée même par Gy. Kristó : selon lui, le nombre des conquérants, y compris les kavars n'a pas dépassé les 100 à 120 mille personnes, car les effectifs de l'armée hongroise ont compté à ce temps 20 mille personnes, et pour calculer la population entière, il faut multiplier par cinq ou six au maximum, conformément aux peuples nomades pareils en Eurasie. Ces effectifs comptés de cette manière restaient bien inférieurs aux effectifs des peuples s'étant déjà installés dans la région du bassin du Danube avant la conquête hongroise. La situation n'a rien changé après non plus : au cours des « excursions » des Magyars, on a emmené en esclavage beaucoup de chrétiens aussi qui ont été vendus en partie à l'étranger, mais il en restait un grand nombre dans la région des Carpates aussi. Ce qui signifie que, au temps de l'installation des Hongrois et après, avant la naissance de l'État féodal, le chiffre de la population étrangère a dû surpasser le nombre des Hongrois parlant une langue finno-ougrienne.<sup>41</sup> Mais dans ce cas, comment cette population multilingue, est-elle devenue un peuple parlant hongrois, si on ne peut démontrer aucune tendance de la part des conquérants pour anéantir les langues de la population autochtone. Même si les sources contemporaines n'en parlent pas, on trouvera la solution dans le fait d'une part que la puissance politique évidente des Hongrois a contraint les conquis à s'assimiler ; mais, de l'autre part, la multitude des langues dispersées n'a pas permis de produire un effet linguistique unanime sur les tribus hongroises. Ainsi, parmi la population autochtone, le voisinage de langue avec les Hongrois a abouti d'abord à un bilinguisme, et puis à une intégration complète des langues ce que nous pouvons témoigner sur le territoire de la Hongrie historique jusqu'au temps de l'invasion osmanlie, excepté, peut-être, les régions frontières de la Hongrie d'autre fois.

Considérant tout ce qui a été dit, on comprend bien que, au tournant du millénaire, l'adaptation à un nouveau milieu culturel n'a pas soulevé d'insurmontables difficultés aux Hongrois qui étaient ouverts depuis des siècles envers les étrangers, d'autant plus que l'État nomade hongrois s'est reposé sur « une sorte d'économie double » : les mots anciens d'origine turque de notre langue prouvent que probablement, même en dehors du Bassin des Carpates, une agriculture importante s'était déjà formée,<sup>42</sup> qui a permis aux Hongrois de se relever assez vite des dégâts de guerre, même des défaites ; et c'est déjà un fait que, dans le Bassin des Carpates, il existait une agriculture bien développée, même si c'étaient les Slaves et en partie les Turcs qui la pratiquaient, au moins d'abord. Après tout cela, on comprend bien que Saint Étienne, voyant la nécessité inévitable des

<sup>41</sup> Nous donnons ici le résultat de l'œuvre suivante : *Európa és Magyarország Szent István korában*, op. cit., 289 sqq.

<sup>42</sup> Ce point de vue a été représenté de nouveau par RÓNA-TAS A., dont sur l'œuvre mentionnée plus haut a fait l'objet d'une critique instructive de la part de MAKK F., *A turulmadártól...*, op. cit., 9 sqq.

changements, a trouvé évident d'emprunter, par la présence des missionnaires et des étrangers qui sont venus s'installer dans le pays, les éléments de la nouvelle civilisation, vue comme étalon, au tournant du premier millénaire, mais de telle manière que cette civilisation ne détruise pas ce qu'on a jugé important à faire survivre de l'ancienne forme de vie. Conformément à la pratique séculaire des Hongrois nomades, les princes de la maison des Árpád étaient prêts à accueillir les étrangers qui apportaient avec eux les nouveautés, cf. *hospites*, si cela était acceptable au rôle dirigeant de l'ancienne « aristocratie tribale », même si ce rôle a dû subir des changements. En effet, c'était cette situation que le premier roi hongrois a reconnue d'un œil lucide, et il a formulé, dans ce sens, son programme qu'il a fait écrire plus tard pour son fils par un prêtre lettré de son temps.

Par contre, à ce point, nous devons envisager quelques questions pas très simples. L'une des questions est la suivante : pourquoi le *Libellus* ne parle-t-il pas de la population de langues étrangères du Royaume Hongrois qui vivait sur ces territoires au temps de la conquête du pays et qui ne s'était pas donc installée avec les Hongrois dans le bassin des Carpates. Vraiment, on ne la rencontre pas dans le texte du *Libellus*, qui ne la présente pas *expressis verbis* sur les pages de l'œuvre, mais cela ne surprend que les hommes du temps moderne. Au tournant du premier millénaire ce silence était naturel, étant donné qu'ici il s'agit des peuples assujettis qui n'ont pas eu d'importance du point de vue de la direction politique féodale, bien que l'*Institutio morum* traite d'une manière accentuée la *patientia* envers les marginalisés, les refusés du pouvoir, et il faut y penser en premier lieu à la population assujettie, n'ayant pas le hongrois comme langue maternelle. Sous ce rapport, le chapitre 10 de l'*Admonition* aurait pour nous une importance particulière parce que, en ce passage, le roi recommande la bienveillance royale à son fils avec ces mots-ci : *non solum parental(a)e et cognationi, vel principibus, sive divitibus seu vicinis et incolis sis propitius, sed etiam extraneis, et cunctis ad te venientibus* (p. 627). La deuxième partie de la phrase se rapporte clairement à ceux qui viennent s'installer de l'étranger, c'est-à-dire aux *hospites*, aux missionnaires et aux marchands, ces derniers ne sont pas non plus spécialement mentionnés dans le *Libellus*. De ce qui dérive que la première partie de la phrase se rapporte à la population locale, autrement dit à la parenté de la maison royale, aux nobles tribaux que nous avons déjà rencontrés dans l'*Institutio*. De notre part, nous voudrions interpréter l'expression *vicini*, qui n'avait pas encore figuré dans les explications, plutôt de la façon suivante : cette dénomination renvoie aux habitants de langue étrangère qui vivent au « voisinage » des Hongrois installés selon les tribus, mais qui comptent – bien évidemment pour l'auteur de l'*Institutio* – parmi les *incolae* du pays.

La deuxième question est de savoir ce que signifie justement l'orientation étrangère de l'*Admonition*. Ce qui est certain : c'est l'esprit chrétien, mais dont les deux branches, la branche latine et la branche grecque se sont déjà assez séparées à ce temps, de sorte qu'il est très important de donner des précisions dans ce domaine aussi. De nos jours, selon l'avis le plus répandu, Saint Étienne a décidé d'envisager l'Église latine-romaine, et le cercle culturel et politique allemand, surtout la région bavaroise, et c'est ainsi qu'il a créé sur le modèle allemand le système des comitats, et à ce fait pourraient faire allusion les

mots *comitatus* ou *comites* apparus dans le *Libellus*. Mais la solution du problème n'est pas si évidente du tout en connaissance de l'*Institutio morum* et d'autres faits de l'époque, à plus forte raison que les orientations mentionnées ne se trouvent nulle part expressément et clairement dans le texte. Les expressions *Romanum... imperium* et *Romani... reges*, tout comme *Roma* et les (*A*)*Eneades* peuvent être appliquées non seulement à la Rome ancestrale et à sa continuation directe, mais aussi à l'Empire Byzantin dont les souverains se sont déclarés être héritiers des *imperatores Romani*. Il est vrai, qu'Étienne a demandé la couronne royale au pape Sylvestre II, et il a créé des évêchés et des archevêchés de rite latin en accord avec le pape, mais lui, le premier roi hongrois n'a pas rompu avec les traditions qui ont lié les Hongrois à la chrétienté orthodoxe. Il est incorrecte de laisser de côté les données exactes. Moi, un des élèves de Gyula Moravcsik, je suis de l'avis de Ferenc Makk qui n'oublie pas l'existence d'une orientation culturelle et politique vers Sud-est en Hongrie à l'époque des Árpád, de plus, « selon les sources historiques les Hongrois ont été atteints par les premiers rayons de la mission chrétienne issue de Byzance déjà aux côtés nord de la mer Noire », comme Moravcsik l'avait démontré il y a plus de soixante ans.<sup>43</sup> L'un des grands dignitaires hongrois, Bulcsú (prononcer : Boulchou) est allé à Constantinople au milieu du dixième siècle, et il s'y est baptisé. Termacsu (prononcer : Termatchou), l'arrière-grand-père d'Árpád l'a accompagné et il a reçu de Constantin Porphyrogénète le titre « l'ami de l'empereur » et vraisemblablement lui aussi, il s'est baptisé. Gyula a pris également le baptême à Byzance et en rentrant il a apporté avec lui, pour causes missionnaires, un moine nommé Hierotheos qui était un évêque sacré. Bien que Byzance ait été quelques fois inquiète à cause de certains ducs hongrois qui se sont alliés avec les Bulgares rivaux, Saint Étienne s'est incliné plutôt vers l'empereur de Constantinople, mais à vrai dire surtout après que Gavril Radomir, le duc bulgare avait repoussé sa femme qui était une des sœurs cadettes d'Étienne. En tout cas, Étienne et l'empereur Basile II se sont coalisés en 1002, et Étienne a reçu de lui en cadeau une double croix comme prophylactère qu'il a offerte plus tard à son fils Éméric, probablement comme un des insignes du pouvoir. En 1015 Étienne a fait passer à l'offensive ses troupes contre les Bulgares à côté de Byzance. Après tout cela, il n'est pas surprenant qu'Étienne a établi comme *krales pases Oungrias* un monastère archiépiscopal des religieuses par une charte de fondation de langue grec-

<sup>43</sup> Gy. MORAVCSIK, *Des monastères de langue grecque à l'époque de Saint Étienne*, in : *Szent István emlékkönyv, op. cit.*, 389 sqq. V. encore : IDEM, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources de l'histoire hongroise à l'époque Árpádienne), Budapest, 1988. Cf. encore à propos des relations byzantino-hongroises : N. OIKONOMIDES, *A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XI<sup>ème</sup> siècle : le métropolitain de Turquie*, *Revue des Études Sud-est Européennes*, 9 (1971), 528 ; MAKK F., *Magyar külpolitika (896–1116)* (La politique hongroise étrangère), Szeged, 1996<sup>2</sup>, 60–61 ; J. DARROUZES, *Notitia episcopatum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981 ; BAÁN I., « *Turkia metropolitája* » (Le métropolitain de Turquie), *Századok*, 129 (1995), 1167–1170 ; OLAJOS T., *Felhasználatlan bizánci forrás a magyarság korai történetéhez* (Source byzantine inobservée concernant la protohistoire du peuple hongrois), *Antik Tanulmányok*, 33 (1987–1988), 24–27 ; IDEM, *op. cit.*, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 60 (1994), 435–439 ; MAKK F., *A turulmadártól...*, *op. cit.*, 95 sqq.

que<sup>44</sup> dans la vallée de Veszprém laquelle ville restait le lieu de couronnement des reines hongroises, aussi de Gisèle qui était la femme d'Étienne, d'ailleurs d'origine bavaroise. Cet acte montre bien le double caractère du comportement du roi. Tandis qu'il ouvre grandes les portes du pays devant la mission de l'Église latine, il établit un monastère de rite grec ; ou bien, tandis qu'il aide à triompher l'empereur byzantin, et Ioannes, le « métropolitain de la Hongrie » (qui figure officiellement comme « métropolitain de *Tourkia* ») participe en 1028 au synode de Constantinople. Étienne empêche le patriarche de Constantinople d'élargir son pouvoir ecclésiastique sur les territoires de Hongrie, et, peut-être, c'est pour cette raison qu'il établit, après l'archevêché d'Esztergom (Strigonium), un autre archevêché latin, celle de Kalocsa qui doit servir à éliminer la métropole orthodoxe.

Étienne a donc entrepris le rôle d'un certain coordinateur sur le plan religieux – malgré sa préférence latine assez visible – entre les Églises latine et grecque, mais il a fait la même chose sur le plan de la vie politique et culturelle. Dans ce sens, son orientation vers la Bavière ne s'effectue que partiellement. Il est vrai que c'était la dynastie bavaroise qui lui a donné sa femme, Gisèle, Étienne a nommé son fils premier-né – qui était venu au monde en 1000 peut-être – cependant, d'après le rival des Bavarois, cet Othon III qui avait aidé le pape Sylvestre II à obtenir le trône pontifical et qui a approuvé aussi l'avènement au trône d'Étienne. Il est vrai que son deuxième fils a reçu le prénom du Henri bavarois, étant donné que, à ce temps-là, le prénom Imre/Éméric correspondait au prénom *Henricus*. L'influence de l'organisation des comitats allemands ne paraît pas non plus absolue sur Étienne, car – et ce n'est guère le hasard – la terminologie hongroise concernant cette institution est sans aucun doute d'origine slave, tout comme les correspondants hongrois des mots *comitatus* et *comes*, c'est-à-dire les mots 'megye' et 'ispán' sont venus aussi du slave à notre langue. Pour nous le mot hongrois 'megye' a une grande importance : une de ses variantes de prononciation est 'mezsgye' et ce dernier signifie : 'lisière, limite'. Il se peut donc que dans le Royaume Hongrois le comitat se soit formé comme une unité territoriale où les conquérants hongrois installés et les peuples slaves assujettis vivaient originairement en voisinage (*vicinitas*) l'un de l'autre : pensons donc à l'expression *vicini* de l'*Institutio*, soulignée plus haut. En effet dans la formation du *regnum* hongrois il faut tenir compte d'un héritage slave aussi, même si, de nos jours où on vient de s'intégrer « à la maison européenne », il n'est pas aussi élégant de parler d'une origine slave que d'une origine allemande.

Étienne chercha d'ailleurs à équilibrer la prépondérance politique qui menaçait l'État hongrois à cause de la *renovatio imperii Romani* visée par Othon. On peut en voir des exemples après la mort de Sylvestre II en 1003 où les pontifes n'ont pas été comptés parmi ceux qui ont soutenu expressément l'empereur romain germanique. Mais il existe d'autres faits aussi qui le prouvent. Étienne a porté une grande attention envers Venise aussi pour équilibrer l'influence allemande et pour garder en même temps les bonnes

<sup>44</sup> V. surtout MORAVCSIK Gy., *Az Árpád-kori...*, op. cit., 79–81 ; et cf. ÉRSZEGI G., *Szent István görög nyelvű okleveléről* (Sur le diplôme de langue grecque de Saint Étienne), *Léveltári Szemle*, 1988/3, 3–13.

relations avec Byzance. Ce n'est pas par hasard qu'Étienne a marié sa sœur au doge Ottone Orseolo et on connaît l'importance du fait que c'était leur fils, Pietro Orseolo qui a pris la succession du prince Éméric après la mort de ce dernier, et qu'il a succédé à Étienne au trône. C'était de Venise qu'est arrivé Saint Gérard aussi avec des buts missionnaires, celui qui est devenu un des maîtres spirituels d'Éméric et qui a influencé – selon certains – la conception de l'*Institutio morum*. Pour démontrer l'influence de l'Italie du Nord sur la formation de la culture hongroise, envisageons un fait qui n'était pas encore dûment présenté. La langue latine médiévale de Hongrie a eu un caractèreistique : au lieu de la consonne latine *s*, on a prononcé en Hongrie la consonne *ch*. C'est ainsi que les mots latin *sors* ou *sacristia* étaient empruntés avec la prononciation '*sors*' (= *chorch*) et '*sekrestye*' (= *checrechtjai*). Ce changement de la consonne *s* n'est point motivé, car dans notre langue se trouve justement la consonne *s* qui pourrait garantir l'emprunt exact. Ce phénomène ne s'explique suffisamment que par la présence des missionnaires arrivées d'Italie du Nord où la prononciation avec la consonne *ch* était bien répandue au lieu de *s*. La traduction de l'*Ave Maria* qui est classée parmi les plus anciens textes conservés en hongrois – bien que notés en écrit plus tard – garde un vestige de la prononciation avec la consonne *ch*. Ce fait prouve avec une forte vraisemblance que la mission d'Italie du Nord était déjà assez importante en Hongrie au temps de Saint Étienne.

Prenons enfin deux exemples pour montrer que l'orientation soi-disant latino-germanique de Saint Étienne n'était point à un seul plan. Beaucoup de circonstances, y compris des mariages dynastiques, montrent p. ex. ses relations bien établies avec l'orthodoxie slave de Kiev et cela ne doit pas être par hasard que le corps de garde du premier roi hongrois était composé au point de vue ethnique des Russes et des Varègues et que leur commandant était justement le prince Éméric (cf. *dux Ruizorum*), destinataire de l'*Institutio*. Comme nous allons le voir, en ce qui suit, l'*Admonitions* contient d'une manière implicite l'éventualité d'une parenté franco-hongroise. La conception de Saint Étienne n'a donc pas une orientation purement latine ou purement allemande, mais elle se base sur un aperçu de large horizon qui mérite d'être nommée à bon droit un programme politique et culturel autonome et indépendant. Selon la conception d'Étienne, l'intégration des Hongrois au système féodal contemporaine de l'Europe et à la civilisation chrétienne ayant des bases antiques doit s'effectuer tout en gardant la liberté totale, tout comme la Rome des *Aeneades* qui ne devint pas *ancilla*, mais pratiquement se développa *libera*, comme l'*Institutio morum* le dit expressément. Par contre, l'attribut *libera* ne signifie pas ici en premier lieu une catégorie sociale ou juridique ce qui est prouvé par le fait que ce n'est pas à propos de la description de l'installation administrative du royaume que cette idée apparaît dans l'œuvre, mais à propos de ceux qui s'installent de l'étranger, c'est-à-dire les *hospites* dont un des plus importants devoirs était sous le *regnum* des Árpád qu'ils *perterritant exterorum arrogantiam* (6, p. 625). En effet, le *regnum Hungarorum*, en tant que le protecteur de la *catholica fides* et le défenseur des *fidelitas, fortitudo, agilitas, comitas, confidentia* internes (4, p. 623), celui de l'*humilitas* (ibid.), de la *patientia*, du *iudicium* équitable, de la *misericordia* (5, p. 624) et après,

celui du *consilium* sage, de l'*utilitas* général (7, p. 625), enfin de la *justicia* et de l'*honestum*, doit affronter l'*exterorum arrogantiam*, ce qui est une manifestation convenable des principes autonomes du royaume. Vu ce contexte, on peut comprendre que ce chapitre qui décrit la théorie de la monarchie indépendante est la partie finale de l'*Institutio* qui explique et présente, à vrai dire, l'ordre interne du royaume hongrois où l'auteur pose la question plusieurs fois citée ci-dessus et en même temps il y répond : *Quis Gr(a)ecus reget Latinos Gr(a)ecis moribus, aut quis Latinus reget Gr(a)ecos Latinis moribus ? Nullus*. Dans cette formulation rhétorique on retrouve non seulement le refus déguisé de l'expansion de l'Empire romain-germanique vers l'Est, mais aussi la volonté de se délimiter de l'orthodoxie de l'Est et avant tout l'expression de l'ordre légale autonome et indépendant, même si cette dernière pensée se manifeste sous une forme rhétorique ou presque poétique et pas comme constatation positive, mais négative. Saint Étienne a essayé d'attribuer au roi hongrois un certain rôle d'intermédiaire entre les deux grandes cultures chrétiennes et les deux structures d'État et c'est pourquoi il donne à son fils comme héritage ce conseil : *...consuetudines sequere meas, ut inter tuos habeatis pr(a)ecipuus et inter alienos laudabilis* (8, p. 626). Le roi hongrois doit donc s'acquérir la reconnaissance dans l'Église romaine de l'Occident tout comme dans l'Église grecque orientale. Étienne avait reçu la reconnaissance de la part de Rome en 1083, quand il a été canonisé ; mais on comprend aussi – d'après tout ce qui précède – pourquoi, à l'occasion du deuxième millénium, l'Église orthodoxe a canonisé le roi hongrois apostolique qui a exercé, certes, son droit autonome dans l'organisation de l'Église, mais qui l'a fait toujours en bonne entente avec le pape. La souplesse plusieurs fois soulignée de l'idée de Saint Étienne a effectué que, après le déclin de la dynastie macédonienne, quand Byzance a perdu de son pouvoir politique et spirituel, la Hongrie est devenue presque automatiquement le membre le plus oriental du cercle de la civilisation européenne occidentale, pareillement en partie à la Pologne. Cela est justifié par le fait aussi que le roi André I<sup>er</sup>, un des plus fervents continuateurs de la conception de Saint Étienne dans la Maison des Árpád a commencé à installer les Vallons ce qui a été suivi par d'autres mesures coloniales aussi. Grâce à sa dynamique interne, le *regnum Hungarorum* est devenu capable plus tard, contrairement au monde orthodoxe de l'Est, d'admettre tantôt l'esprit de la réformation et du protestantisme, tantôt la réforme catholique, ce qui est jusqu'à nos jours une des plus marques particulières de la culture hongroise. Mais cela dépasse déjà les cadres où l'on peut insérer l'analyse et l'explication du *Libellus de institutione morum*. Enfin, nous devons souligner : la Sainte Couronne Hongroise attribuée à Saint Étienne qui est une double couronne, c'est-à-dire elle a une partie byzantine inférieure et une partie latine supérieure, même si elle a été composée ultérieurement, et ainsi le premier roi hongrois apostolique ne l'a jamais portée, exprime d'une manière symbolique le principe du souverain sur le rôle de « pont » joué par la Hongrie naissante. Cette idée a dû créer une tradition qu'on voulait bien exprimer plus tard sous une forme symbolique par la Sainte Couronne Hongroise.

\*

Les relations directes de la nation hongroise et de la monarchie ont exactement mille ans si on considère que le couronnement du premier roi hongrois, de Saint Étienne a eu lieu à la fête de Noël de l'an mille ou le premier janvier 1001 ou bien, selon d'autres avis, entre ces deux dates.<sup>45</sup> Ce millénaire de la nation hongroise se trouve coïncider par hasard avec le bimillénaire du christianisme, mais il est très proche dans sa naissance, d'une part, du bimillénaire de l'empire romain qui a apporté le modèle le plus important et le plus ancien aux monarchies européennes et, de l'autre, de l'anniversaire des 2100 ans de la naissance de Jules César qui est considéré par beaucoup de savants comme celui qui a frayé le chemin au *principatus*.<sup>46</sup> Tous ces faits donnent assez de motifs pour

<sup>45</sup> Voir pour ce thème l'aperçu fondamental de BARTONIEK E., *A magyar királykoronázások története* (L'histoire des couronnements des rois hongrois), Budapest, 1939.

<sup>46</sup> Le jugement donné sur César se diffère naturellement suivant les époques et la conception des chercheurs. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Th. MOMMSEN a pensé que César, dès les débuts, s'était emparé du pouvoir d'une manière consciente. Cette pensée a été reprise et développée par Ed. MEYER (*Caesars Monarchie und das Principat des Pompejus*, Berlin–Stuttgart, 1919<sup>2</sup> ; voir de nouveau pour cela B. CROKE, *Ed. Meyer's Caesars Monarchie and Its English Riposte*, Athenaeum, 80 [1992], 219–232), et encore par J. CARCOPINO (in : *Jules César*, Paris, 1968<sup>5</sup>, cf. 1990<sup>6</sup>, revu par P. GRIMAL). D'autres chercheurs ont essayé de nuancer cet avis, comme p. ex. H. STRASBURGER (*Caesars Eintritt in die Geschichte*, Darmstadt, 1966<sup>2</sup> ; et *Caesar im Urteil der Zeitgenossen*, HZ, 175 [1953], 225–264 ; et encore *Ciceros philosophisches Spätwerk als Aufruf gegen die Herrschaft Caesars*, in : *Studien zur alten Geschichte*, III, Hildesheim, 1990, 407–498) ou bien R. SYME (surtout : *The Roman Revolution*, Oxford, 1952<sup>2</sup>, mais v. encore la critique du même auteur sur l'œuvre remarquable de M. GELZER : *Caesar, der Politiker und Staatsmann*, Berlin–Stuttgart, 1921, 1960<sup>6</sup>, nouvelle édition : Stuttgart, 1983 ; elle est parue plus tard aussi en anglais : *Politician and Statesman*, Oxford, 1968 ; JRS, 34 [1944], 92–103 ; cf. de même : *No Son for Caesar ?*, Hist., 29 [1980], 422–437). Chr. MEIER est arrivé à l'avis de prétendre que Jules César avait été un politicien sénatorien conservatif n'ayant aucune conception réelle pour remédier la crise de la *res publica libera*. Cet avis, d'ailleurs très suggestif et inspirant a été fortement critiqué. C'est G. ZECCHINI qui en a donné un des meilleurs examens exécutés avec une grande considération, v. de cet auteur dernièrement : *Cesare e il mos maiorum*, Historische Einzelschriften, 151, Stuttgart, 2001, où la synthèse et la présentation du problème se trouve dans « l'Introduzione » : 7 sqq. (V. l'œuvre du même auteur parue précédemment : *L'immagine di Cesare nella storiografia moderna*, Aevum Antiquum, 4 [1991], 227–254.) Parmi les dernières appréciations les plus nuancées sur César, G. ZECCHINI souligne, avec mérite, celle de G. DOBESCH (*Caesars Apotheose zu Lebzeiten und sein Ringen um den Königstitel*, Wien, 1966 ; le recueil dernièrement paru de ces études de ce thème : *Ausgewählte Schriften*, I, Köln–Weimar–Wien, 2001, 101 sqq.), celle de M. JEHNE (*Der Staat des Dictators Caesar*, Wien, 1987 ; v. encore : *Caesar*, München, 1997 ; *Caesar und die Krise von 47 v. Chr.*, in : *L'ultimo Cesare*, Roma, 2000, 151–173), et celle de P. M. MARTIN (surtout : *Tuer César !*, Paris, 1988 ; *L'idée de royauté à Rome*, II, Clermont Ferrand, 1994) et celle d'E. RAWSON (*Caesar : Civil War and Dictatorship*, in : CAH, IX, Cambridge, 1994<sup>2</sup>, 424–467). Le chercheur italien mentionne encore d'autres synthèses comme p. ex. celle d'Y. LE BOHEC (*César, chef de guerre : Stratégie et tactique de la République romaine*, s. I., 2001 ; précédemment : *César, Que sais-je ?* no. 1049, Paris, 1994) ou bien celle de L. CANFORA (*Giulio Cesare : Il dittatore democratico*, Bari, 1999, pour un jugement critique de cette œuvre v. K. CHRIST, *Gnomon*, 74 [2002], 28–32, ce dernier auteur s'est occupé, lui-même, de César dans plusieurs études dont il faut souligner : *Caesar : Annäherungen an einen Diktator*, München, 1994). Je voudrais compléter la liste par une monographie qui est un travail scientifique mais qui touche en même temps l'esprit de vulgarisation : R. L. JIMÉNEZ, *Caesar against Rome : The Great Roman Civil War*, Westport, Connecticut–London, 2000. Cet auteur souligne surtout l'importance de l'homme d'État pratique et redoutable, mais qui n'était plus capable de formuler une idée bien articulée sur Rome. L'œuvre récemment parue de l'historien renommé, R. ÉTIENNE a également un caractère de vulgarisation : *Jules César*, s. I., 1997 (son œuvre antérieurement parue : *Les Ides de Mars : L'assassinat de César ou*

examiner si le royaume hongrois naissant a eu des rapports avec la théorie politique de la Rome antique, et surtout avec la monarchie médiévale en Europe. Le problème mérite d'être soulevé étant donné que les recherches ont démontré dernièrement que les *Admonitions* de Saint Étienne – qui sont, selon Jenő Szűcs, la première œuvre de théorie d'État née en Hongrie<sup>47</sup> – n'ont pas seulement des rapports avec les « miroirs du prince » carolingiens de leur temps, mais qu'elles sont aussi en liaison étroite avec la tradition historiographique, poétique et idéologique représentée par Cicéron, Salluste et Tite-Live d'une part, et, de l'autre, par Horace et Virgile.<sup>48</sup> Cela nous permet de chercher, derrière le *Libellus de institutione morum* de Saint Étienne, non seulement la conception formulée sous l'influence de Saint Augustin et d'Isidore de Séville, et des miroirs du prince du Haut Moyen Âge,<sup>49</sup> mais aussi l'accueil et la continuation des traditions de l'antiquité classique.

*de la dictature ?*, Paris, 1973). Du point de vue de la recherche scientifique hongroise, il faut absolument parler du travail s'y rapportant de A. ALFÖLDI (p. ex. *Caesariana : Gesammelte Aufsätze zur Geschichte Caesars und seiner Zeit*, Bonn, 1984, aus dem Nachl. hrsg. von ALFÖLDI-ROSENBAUME, Antiquitas, R. 3, XXVI ; *Caesar in 44 v. Chr.*, I, *Studien zu Caesars Monarchie und ihren Wurzeln*, Bonn, 1985, aus dem Nachl. hrsg. von H. WOLF, mit einem Anh. von W. LESCHHORN, Antiquitas, R. 3, XVI), qui a attribué, avec ses examens profonds, à faire voir l'héritage antique, important du point de vue du royaume hongrois, cf. p. ex. *A kereszténység nyomai Pannoniában a népvándorlás korában* (Les traces du christianisme en Pannonie au temps de la migration des peuples) = *Szent István király emlékkönyv, op. cit.*, 151–170. – Il est important de rappeler encore les œuvres suivantes : H. GESCHE, *Caesar*, Darmstadt, 1976 ; W. WILL, *Julius Caesar : Eine Bilanz*, Köln, 1992 ; U. GOTTER, *Der Diktator ist tot !*, Stuttgart, 1996 ; v. encore : *Présence de César : Actes du Colloque des 9–11 décembre 1983*, éd. R. CHEVALLIER, Caesarodonum, XX bis, Paris, 1985 (Mélanges M. Rambaud).

<sup>47</sup> Après Szűcs, les recherches relatives à l'*Admonition* se sont renouvelées, v., en premier lieu, GYÖRFFY Gy., *op. cit.* (cet ouvrage est paru aussi en version allemande : *König Stephan der Heilige*, Budapest, 1988), les chercheurs peuvent encore lire en allemand l'œuvre suivante : T. BOGYAY, *Stephanus rex*, Wien–München, 1976, dont la version hongroise est parue : Budapest, 1988. L'intérêt de la recherche internationale à l'œuvre du roi Étienne et à la fondation de l'État hongrois se présente dans l'ouvrage récemment paru – où on trouve d'ailleurs beaucoup d'idées contestables : *Stefano d'Ungheria : Esortazioni al figlio. Leggi e decreti*, introd., trad. e note da D. TESSORE, Roma, 2001. V. encore : R. SPRANDEL, *Verfassung und Gesellschaft im Mittelalter*, UTB, 461, Paderborn–München–Wien–Zürich, 1994, 25 et 101. Cf. O. EBERHARDT, *Via regia : Der Fürstenspiegel Smaragds von St. Mihiel und seine literarische Gattung*, München, 1977, 312 (cet ouvrage donne un aperçu excellent sur la littérature des « miroirs des rois » présentant en même temps les résultats de recherches hongroises et allemandes précédentes). Un aperçu de haute qualité sur les *Institutiones* est donné par BOLLÓK J. dans un ouvrage de vulgarisation : *Magyar könyvek – magyar századok* (Livres hongrois – siècles hongrois), Budapest, 2001, 7–11. Bollók date la naissance de l'écriture avant l'an 1080, mais il n'exclut pas l'idée selon laquelle il existe un rapport direct entre le roi et l'écriture des *Admonitions*, bien que le chercheur hongrois souligne la haute exigence théorique de l'ouvrage ce qui pourrait nous faire penser à une période ultérieure plus civilisée en ce qui concerne la date de naissance de l'ouvrage.

<sup>48</sup> Sur cela dernièrement L. HAVAS, *La rencontre des Hongrois conquérants avec la civilisation gréco-latine et chrétienne*, in : *Integrazione, miscolanza, rifiuto : Incontri di popoli, lingue e culture in Europa dall'Antichità al Umanesimo. Atti del convegno internazionale, Cividale del Friuli, 21–23 settembre 2000*, a cura di G. URSO, Roma, 2001, 239–275, 261–263 (avec une littérature supplémentaire) ; cf. aussi références ci-dessus.

<sup>49</sup> Cf. références ci-dessus. – Pour l'histoire ultérieure du « genre » inauguré en Hongrie par Saint Étienne v. dernièrement : HARGITTAY E., *Gloria, fama, literatura*, Budapest, 2001, cette œuvre examine surtout le

Il est vrai qu'il existe une contradiction apparente à l'avis précédent, en particulier le fait que les *Admonitions* utilisent d'une manière constante les expressions *rex* et *regnum* par rapport au pouvoir monarchique ce qui remonte à l'usage médiéval du mot, mais, en même temps, elles s'éloignent de la tradition romaine ancienne qui n'a pas considéré le *principatus* romain comme *regnum*, mais a utilisé ce dernier pour les débuts de Rome, c'est-à-dire pour la période qui précédait la *res publica libera*.<sup>50</sup> D'autre part, on a considéré comme valable ce système de gouvernement, en premier lieu, dans le cas des peuples de l'Est comme celui qui est étrange pour Rome. Il est tout de même incontestable que la Rome antique, représentant une monarchie idéale, apparaît dans la conception de Saint Étienne comme l'exemple à suivre. C'est ainsi qu'il lie la notion *augusti* au mot *reges* en présentant à son fils comme modèles à suivre les rois qui ont accru l'Église et le royaume : *Reges augusti dicebantur, quia augebant ecclesiam* (2). Bien qu'il soit évident que ce n'est pas seulement aux empereurs romains qu'on peut rapporter cette constatation, mais qu'elle doit être valable dans le cas des souverains du Saint-Empire romain germanique ce que met en évidence l'argument donné dans la préface des *Lois* de Saint Étienne : *Antiquos et modernos imitantes Augustos decretali meditacione nostre statui-mus genti* (Decr., praef.). Pourtant cette dernière phrase montre que, pour le roi de Hongrie, ce n'était pas seulement la législation des empereurs romains germaniques qui restait comme modèle mais aussi celle des empereurs romains. J. Bollók a raison de dire que dans ce cas il faut penser en premier lieu à Constantin le Grand et à ses successeurs, car c'est à eux qu'on peut appliquer la tournure *augebant ecclesiam*. Toutefois, le pouvoir impérial romain a été conçu comme un tout cohérent pendant l'antiquité mais aussi plus tard, précisément au tournant du premier millénaire après Jésus-Christ, un pouvoir qui remonte à l'*Imperator Caesar Augustus* dont le règne coïncidait, selon la conception historique chrétienne répandue plus tard universellement, avec l'*incarnatio* de Jésus-Christ et avec son acte salvateur. Ainsi on pourrait dire que c'est l'empire romain qui a ouvert la porte à l'expansion du christianisme et à la délivrance des péchés pour l'humanité. Ce n'est que de cette manière qu'on peut expliquer cette constatation de l'*Institutio morum* : les éléments envahissant Rome ont transformé la *Roma ancilla* en *Roma libera*, c'est-à-dire que Rome s'est changée au temps de la monarchie, sous l'influence des missionnaires, de la servante païenne en une communauté de chrétiens libérés de leurs péchés, tout comme *Romanum crevit imperium* (6) au début de son histoire, à cause des étrangers.

On pourrait penser que pour Étienne le modèle à imiter fut l'*imperium Romanum* qui, remontant à Auguste, se développa à partir de Rome, creuset des peuples antiques et qui se forma, comme le dépositaire du christianisme, au temps de Constantin le Grand et de

problème des « miroirs des rois » en Hongrie au XVII<sup>e</sup> siècle, mais il jette un coup d'œil également sur les précédents, ainsi sur les *Institutiones* attribuées au roi Étienne (*passim*).

<sup>50</sup> Pour cela l'étude d'ensemble de J. M. ANDRÉ, in : ANRW, II, 36 (1987). On pourra se faire une image claire sur les accès antérieurs et plus récents, concernant le *principatus* d'Auguste, dans le recueil suivant, récemment paru : *La Révolution Romaine après R. Syme*, in : *Entretiens sur l'Antiquité classique*, XLVI, ed. A. GIOVANNINI, Vandoevres–Genève, 1999.

sa dynastie. Cet idéal a eu une grande actualité au tournant du premier millénaire après Jésus-Christ, au temps de la formation du royaume d'Étienne : le pape du millénaire, Gerbert d'Aurillac a choisi très consciemment le nom Sylvestre II, car il a voulu accentuer par ce choix le fait qu'il était l'héritier spirituel du pape Sylvestre I, dont l'activité s'était entrelacée, selon la tradition, avec celle de Constantin le Grand, ce dernier lui donnant la basilique de Latran. Le synode de Nicée en 325 est devenu le symbole pour ainsi dire de la collaboration de l'empereur et de l'Église, bien que, pendant le Moyen Âge, on ait bien travesti l'image de la collaboration des deux partenaires, car la *donatio* due à Constantin sur la disposition du terrain et du pouvoir ne fut qu'une falsification du huitième siècle.<sup>51</sup> Quoi qu'il en soit, vers l'an mille, le pape Sylvestre II et Otton III, empereur romain germanique, dans leur collaboration d'ailleurs harmonieuse voulaient suivre l'exemple qu'ils ont pensé découvrir dans l'équilibre des pouvoirs du pape Sylvestre I et de Constantin le Grand. Il faut tout de même voir clairement que les empereurs romains du quatrième siècle apr. J.-C., qui restaient en général sous l'influence de l'arianisme, ont pris de plus en plus la fonction de l'Église, jusqu'à ce que l'*usurpator* Magnus Maximus<sup>52</sup> ait prononcé le premier arrêt de mort à Trêves dans l'affaire contre Priscillien au cours d'un procès sur un acte d'hérésie ce qui a réduit l'Église à un rôle de second rang.

Il est évident que ce n'est pas cette sorte de pouvoir qu'Étienne a pris pour modèle. Bien qu'il ait prétendu que le pouvoir du roi est d'origine divine, pour lui il ne s'en est pas suivi que c'est le roi qui devait prescrire tout, au contraire il a prétendu que le plus grand dépositaire du pouvoir royal est la *fides catholica* et que le souverain doit consolider en premier lieu l'ordre ecclésiastique, en témoignant aux évêques le respect qui leur est dû. Et pour comprendre qu'aux yeux du roi hongrois apostolique ce n'était pas seulement une sorte de propagande politique, il suffit d'envisager le fait que ce n'était pas à l'empereur Otton III qu'Étienne a demandé la couronne, mais au pape Sylvestre II. À vrai dire, certains doutes se sont exprimés à propos de cette demande, car elle se trouve pour la première fois sous cette forme dans la légende écrite par l'évêque Chartvitius. De nouveau, continuant l'idée de J. Karácsonyi, surtout J. Gerics a pensé, d'après une donnée à peu près contemporaine – une phrase de Thietmar de Mersebourg – qu'« Étienne a reçu la couronne et la bénédiction par la grâce (*gratia*) et à l'encouragement (*hortatu*) de l'empereur » ce qui signifierait que c'est Otton III même qui a envoyé la couronne. Mais il n'est pas probable que l'empereur se soit encouragé lui-même, c'est pourquoi certains chercheurs pensent, Gy. Kristó par exemple, tout comme

<sup>51</sup> Les éditions critiques : v. H. FUHRMANN, MGH, *Fontes Iuris Germanici Antiqui in usum scholarum*, 10, 1968 ; la traduction en anglais se trouve : *Church and State through the Centuries*, edd. S. Z. EHLER–J. B. MORRALL, 1954, 15–22. Parmi les ouvrages scientifiques v. surtout : D. MAFFEL, *La Donazione di Costantino nei giuristi medievali*, Milano, 1964 ; W. LEVISON, *Konstantinische Schenkung und Silvester-Legende*, in : *Miscellanea Fr. Ehrle*, 2 (ST, 38, 1924), 159–247 ; H. FUHRMANN, *Einfluss und Verbreitung der pseudoisidorischen Fälschungen*, 2 (Schriften der MGH, 24/2, 1973), 354–407 ; N. HUYGHEBAERT, *Une légende de la fondation : le Constitutum Constantini*, Moyen Âge, 85 (1979), 177–209.

<sup>52</sup> Sur Magnus Maximus v. p. ex. J. MATTHEWS, *Western Aristocracies and Imperial Court, A. D. 364–425*, Oxford, 1990 (la première édition datée de 1975).

moi-même que c'est vraiment le pape qui a dû être la personne qui a envoyé la couronne ayant l'approbation et même l'encouragement de l'empereur pour le faire.<sup>53</sup>

La conception de la puissance impériale où la tête couronnée doit suivre l'enseignement de la foi chrétienne et où ce n'est pas elle, au contraire, qui doit marquer le chemin du christianisme, se présente expressément chez Saint Martin de Tours d'une part, et de l'autre chez son biographe, Sulpice Sévère qui ont proclamé unanimement la priorité de l'Église. Sulpice Sévère qui émit, lui-même, des critiques à propos de l'*usurpator*, Magnus Maximus, a essayé de souligner l'intégrité de Martin qui ne voulait pas permettre à Magnus Maximus de se mêler comme empereur à une procédure appartenant à l'autorité de l'Église (v. M. 20,1 sqq.). Martin s'est donc opposé à la *foeda adulatio* propagée autour de l'usurpateur. C'est l'adulation servile qui a contraint la majorité des évêques à suivre la *degener inconstantia* au cours du procès contre Priscillien. En effet, Sulpice Sévère, accentuant la fermeté du saint, a fait sentir comment il a tenu tête au *tyrannus*. Martin a affronté ouvertement le représentant du pouvoir séculaire quand, au cours d'un banquet, il a exigé en termes voilés de Maximus qu'il comprenne que lui comme *usurpator* n'avait point une priorité évidente en exprimant ainsi l'indépendance de l'Église, ce qui était très actuel à propos du procès contre Priscillien. Que Martin n'ait pas soutenu la condamnation à mort des Priscillianistes, cela ne veut pas dire qu'il aurait pris parti pour les hérétiques. La biographie présente l'opinion opposée de Martin : d'abord par rapport aux Ariens (6,4), puis aux Priscillianistes (20), enfin contre le donatisme (22,3–5). À vrai dire, c'est contre le « Césaropapisme » naissant que Martin s'est levé, contre la tendance de l'Empire qui voulait se mêler des affaires de l'Église, exécutant des punitions corporelles au lieu des punitions spirituelles ce qui est arrivé au cours du procès contre Priscillien. Ainsi dans la présentation de Sulpice Sévère l'évêque Martin est le représentant du « Roi des cieux » et la hiérarchie de l'Église est indépendante du pouvoir séculaire.<sup>54</sup>

<sup>53</sup> KARÁCSONYI J., *Szent István király élete* (La vie du roi Saint Étienne), Budapest, 1904, comme ouvrage important, a son effet jusqu'à nos jours. La conception révisée de GERICS J. se trouve dans l'étude suivante : *Polen und Ungarn als Stützpunkte Ottos III. im Osten*, in : *Europas Mitte um 1000 : Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, hrsg. von A. WIECZOREK–H. M. HINZ, Handbuch zur Ausstellung, Stuttgart, 2000, 784–785. Le point de vue de l'auteur et de sa femme est développé d'une manière plus détaillée dans les études suivantes : GERICS J.–LADÁNYI E., *Szent István királyá avatása és egyházszerzése Theotmar krónikájában* (L'inauguration au trône de Saint Étienne et son travail pour organiser l'Église dans la chronique de Thietmar), *Magyar Könyvszemle* (MKSz), 97 (1990), 93–98 ; cf. IDEM–EADEM, *A Szent István lándzsájára és koronájára vonatkozó források értelmezése* (L'interprétation des sources concernant la lance et la couronne de Saint Étienne), *Levél-tári Szemle*, 40 (1990), 3–14 ; IDEM–EADEM, *A birodalmi szent lándzsa és Szent István lándzsája* (La lance sacrée du royaume et la lance de Saint Étienne), in : IDEM, *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (L'Église, l'État et la pensée en Hongrie au Moyen-Âge), Budapest, 1995, 43–50, v. encore dans le même recueil surtout les pages 71–76. Il faut ajouter encore à tous ces écrits : IDEM–EADEM, *Az államférfi Szt. István öröksége* (L'héritage de Saint Étienne Homme d'État), in : *Mons Sacer 996–1996 : Pannonhalma 1000 éve* (Les mille ans de Pannonhalma), I–III, réd. TAKÁCS I., Pannonhalma, 1996, I, 110 sqq., surtout 114. Sur les doutes de cette conception v. p. ex. KRISTÓ Gy., *op. cit.*, 52–59, surtout 57.

<sup>54</sup> Sur Martinus une deuxième source, outre celle de Sulpice Sévère (l'édition de la *vita*, préfacée d'une étude de grande importance, et de valeur monographique préparée par J. FONTAINE : SC, 131–135, I–III, Paris,

Nous pouvons retrouver une conception tout à fait semblable dans les *Admonitions* de Saint Étienne, ce qui ne pourrait pas être un hasard si on considère que c'était le roi qui a établi, en suivant les pas de son père Géza, le premier monastère bénédictin en 996 sur le Mont de Saint Martin lequel lieu s'appelle actuellement Pannonhalma. Cela doit être en rapport non seulement avec la christianisation des Hongrois et la propagation du mouvement de Cluny après 910, mais aussi avec le fait que Saint Martin, l'ancien évêque de Tours, le fondateur des *monasteria* de Ligugé et de Marmoutier est né en Pannonie, à *Savaria* ou à *Sabaria*. Son culte a survécu à l'époque romaine en Pannonie et sur le territoire de la Hongrie postérieure, surtout dans la ville de Szombathely, l'ancienne *Savaria*. Un deuxième centre de son culte s'est formé encore au Moyen Âge à (Győr)Szentmártonhegy, à l'actuel Pannonhalma.<sup>55</sup> Géza et son fils Étienne voulaient se fonder sur cette tradition quand ils ont établi le monastère bénédictin à Pannonhalma sous le *patrocinium* de Saint Martin. La biographie du saint établie par Sulpice Sévère figure déjà dans le premier catalogue bibliothécaire du monastère.<sup>56</sup> La spiritualité de Saint Martin était certainement connue d'Étienne qu'il a vénéré comme un de ses plus importants patrons, comme intermédiaire de ses liens vers Dieu. Il est vraisemblable que le haut dignitaire ecclésiastique qui a mis en texte les *Admonitions* est sorti de ce cercle bénédictin. Ce qui signifie que les idées d'Étienne sur le pouvoir sont déterminées en partie aussi bien par les idées du saint que par la conception de la biographie préparée par Sulpice Sévère.

Il existe encore d'autres parallèles entre la conception d'Étienne et celle de Saint Martin et de son biographe, Sulpice Sévère. Comme nous l'avons déjà dit, le premier roi hongrois avait été mis sur le trône au tournant du premier millénaire apr. J.-C., à une

1967–1969) est la suivante : GREGORIUS TURONENSIS, *Historia Francorum* (10,31.3). La monographie de E.-C. BABUT : *Saint Martin de Tours*, Paris, 1912, est de grande vigueur, malgré le fait qu'elle reste discutable. Le recueil suivant a aussi une matière importante : *Saint Martin et son temps : Mémorial du XVI<sup>e</sup> centenaire des débuts du monasticisme en Gaule 361–1961*, Studia Anselmiana, 46, Roma, 1961. V. encore : C. STANCLIFFE, *St. Martin and His Hagiographer...*, Oxford, 1983 ; L. PIETRI, *La ville de Tours du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, CEFR, 69, Rome, 1983, 36–87 ; R. VAN DAM, *Images of Saint Martin in Late Roman and Early Merovingian Gaul*, Viator, 19 (1988), 1–27 ; IDEM, *Saints and Their Miracles in Late Antique Gaul*, Princeton, 1993. – Pour Sulpice Sévère et sa conception de l'histoire v. surtout : G. K. VAN ANDEL, *The Christian Concept of History in the Chronicle of Sulpicius Severus*, Amsterdam, 1976 ; F. MURRU, *La concezione della storia nei Chronica di Sulpicio Severo...*, Latomus, 38 (1979), 961–981 ; F. GHIZZONI, *Sulpicio Severo*, Roma, 1983.

<sup>55</sup> À propos de Pannonhalma en général et encore sur les questions détaillées, mentionnées dans mon étude v. de nouveau l'ouvrage de synthèse, paru à l'occasion du millénaire de l'abbaye : *Mons Sacer 996–1996, op. cit.* La bibliographie du culte de Saint Martin en Hongrie sera lue dans la préface de l'édition commentée à l'usage scolaire de la *vita Martini*. Ce recueil, rédigé par HAVAS L., sortira prochainement (entre-temps l'ouvrage a été publié : *Ókeresztény írók*, Debrecen, 2003, ΑΓΑΘΑ, 10). Parmi les ouvrages mentionnés dans ce recueil, il faut souligner : LÖRINCZ Z., *Szt. Márton, Savaria szülötte* (Saint Martin, un enfant de Savaria), Szombathely, 2000.

<sup>56</sup> Cf. VESZPRÉMY L., *A pannonhalmi bencés apátság könyvei a 11. század végi összeírás alapján* (Les livres de l'abbaye bénédictine de Pannonhalma selon la liste établie comme catalogue au bout du XI<sup>e</sup> siècle) = *Mons Sacer, op. cit.*, I, 327 sqq., surtout 331. Dans cette étude se retrouve également la bibliographie antérieure. De nouveau E. NEMERKÉNYI a utilisé le catalogue de Pannonhalma pour démontrer, aussi à l'aide de cette liste, l'érudition et la culture supposées de l'auteur des *Admonitions*, cf. p. ex. ACD, 34–35 (1998–1999), 81–90.

époque qui était imprégnée, sous le signe du millénarisme c'est-à-dire du *chiliasme*, de la peur de l'arrivée de l'Antéchrist. Cette idée s'est présentée en particulier au X<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. surtout chez Adso Dervensis,<sup>57</sup> autrement dit Adso de Montier-en-Der qui n'a pas seulement prêché l'arrivée de l'Antéchrist, mais il l'a liée à l'apparition des peuples d'Orient de Gog et Magog. Certains ont identifié ces peuples aux Hongrois, déclarant qu'ils sont les précurseurs de l'Antéchrist, et ils voulaient ainsi les anéantir. Cette idée se dégage d'une des lettres de l'Anonyme d'Auxerre,<sup>58</sup> bien que cet auteur ne croie pas à cet avis largement répandu à l'époque. Il est évident que le Royaume Hongrois naissant a dû prouver au niveau européen, que les Hongrois n'étaient pas les partisans de l'Antéchrist et c'est ainsi qu'Étienne accentuait l'importance de l'avis qui prouve que le Royaume Hongrois, représentant d'une manière exceptionnelle le christianisme, ne pouvait pas être l'empire effrayant de l'Antéchrist. C'est en ce sens qu'Étienne avertit son fils, Émeric, de ne pas établir la *tyrannis*, en amenant ainsi le pays dans une mauvaise direction, car dans ce cas on pourrait le prendre comme *inimicus et ultor*. J. Bollók<sup>59</sup> a bien souligné qu'au Moyen Âge Satan a été nommé par ces mots en utilisant les expressions des Psaumes et des commentaires bibliques faits par Jérôme. Ce dernier donne cette définition : *diabolus ipse est inimicus et ultor, et ipse peccata suggerit, et postea in peccatis coarguit peccatores* (*Commentarii in prophetas minores. In Sophoniam*, 2, 572). Il faut ajouter que Satan, c'est-à-dire le *diabolus* et le *daemon*, joue un rôle important même dans la *Vita Sancti Martini* en ayant ici un portrait pareil à celui fait par Jérôme ou plus tard dans les *Admonitions* de Saint Étienne. Sulpice Sévère utilise aussi l'épithète *inimicus* à propos de Satan (6,2), y ajoutant : *mille nocendi artibus... conabatur inludere* (22,1), et son activité principale est la *hominum insectatio* (22,5). Pour Martin et Sulpice Sévère le *diabolus* n'est pas seulement *inimicus* et *ultor* mais – comme l'auteur le fait dire par le saint – *cum dies iudicii in proximo est* (22,5), ainsi on peut conclure de certains signes que le monde n'est pas loin de l'arrivée de l'Antéchrist qui fait agir le mal dans certains hommes comme p. ex. dans le jeune homme d'Hispanie qui – selon Sulpice Sévère – s'est déclaré le prophète Élie, le Christ même ; à l'Est aussi est apparu un homme qui s'est nommé Jean-Baptiste (24,1 sqq.). Après tout cela il paraît évident que Satan, prenant la figure du Christ, se montre aussi à Martin comme le vrai Antéchrist. Cette scène mérite d'être citée, car l'Antéchrist se présente à l'évêque de Tours sous la figure d'un *tyrannus*, tout comme dans les *Admonitions* de Saint Étienne. La *Vita* décrit l'apparition de l'Antéchrist à Saint Martin de la façon suivante : *circumiectus ipse luce purpurea*,

<sup>57</sup> Pour cela surtout : M. RANGHERI, *La « Epistola ad Gerbergam reginam de ortu et tempore Antichristi » di Adsoni di Montier-en-Der*, *Studi Medievali*, 3<sup>a</sup> s., 14 (1973), 677–732 (avec la riche bibliographie précédente).

<sup>58</sup> Pour cela, d'une part : R. B. C. HUYGENS, *Un témoin de la crainte de l'an 1000 : la lettre sur les Hongrois*, *Latomus*, 15 (1956), 225–239 ; IDEM, *Remigiana*, in : *Serta mediaevalia*, Turnhout, 2000, 11 sqq., 25 sqq., 46 sqq. ; d'autre part : G. M. CANTARELLA, *Una sera dell'anno mille, Scene di medioevo*, s. l., 2000, 253 sqq., où nous trouvons également un synthèse de la littérature apocalyptique du tournant du premier millénaire apr. J.-C. et des utilisations modernes de ces ouvrages médiévaux dans les recherches actuelles.

<sup>59</sup> BOLLÓK J., *Szent István király Intelmei és törvényei* (Les *Admonitions* et les lois du roi Saint Étienne), Budapest, 2000, 23.

*quo facilius claritate adsumpti fulgoris inluderet, veste etiam regia indutus, diademate ex gemmis auroque redimitus, calceis auro inlitis, sereno ore, laeta facie...* (24,4). Par contre Martin reconnaît dans cette apparition royale que ce n'était pas le Christ souffrant qui lui est apparu. Le roi hongrois est également capable de discerner la *catholica fides*, incarnée dans le vrai *regnum*, de l'Antéchrist qui se présente dans la *tyrannis* ; et pour Martin aussi, dans la figure de Julien se montre le *tyrannus*, selon le modèle des *acta martyrum* (4,4). Ni pour Martin, ni pour son biographe ce n'était un simple cliché, mais une conception de l'histoire mûrement réfléchie. Sulpice Sévère, dans ses *Chronica*, attribue un rôle très important à l'*eschatalogia* et par rapport à cela à l'Antéchrist, qui s'incarne dans la figure d'un *Nero redivivus*. Au fond de cette apparition on retrouve de nouveau les visions du livre de Daniel, car – comme Sulpice Sévère écrit – : *extant etiam visiones eius, quibus consequentium saeculorum ordinem revelavit, annorum etiam numerum complexus, intra quem Christum, sicut factum est, descensurum ad terras pronuntiavit, venturumque Antichristum manifestum exposuit* (*chron.* II,7,5 ; cfr. *Dan.* 7–10). L'auteur interprète dans ce sens toute l'histoire passée, en expliquant le pouvoir de Néron, d'après l'*Actus Apostolorum*, selon la conception de l'Antéchrist (*ibid.*, 28,1–2), prétendant à propos de lui – comme on lit dans l'*Apocalypsis* à propos du monstre de mer : *plaga mortis eius curata est, sub saeculi fine mittendus, ut mysterium iniquitatis exerceat* (*ibid.*, 29,6 ; cfr. *Apoc.* 13,3). En mentionnant l'arrêt des persécutions des chrétiens, Sulpice Sévère nous esquisse cette perspective de l'histoire : *neque ulterius persecutionem fore credimus, nisi eam, quam sub fine iam saeculi Antichristus exercebit. Etenim sacris vocibus decem plagis mundum afficiendum pronuntiatum est : ita cum iam VIII fuerint, quae superest ultima erit. Hoc temporum tractu mirum est, quantum invaluerit religio Christiana* (*ibid.*, 33,3–4). On pourrait conclure, d'après les passages cités, que cette sorte de vision du monde est la pensée fondamentale de la conception de Sulpice Sévère. Par contre, dans les *Dialogi*, il apparaît que cette interprétation de l'histoire reflète les idées de Martin. En effet, à la demande de ses amis à propos de l'apocalypse, Martin a déclaré : D'abord reviendront Néron et l'Antéchrist. Sur les territoires de l'Ouest, Néron se saisira du pouvoir après avoir assujéti dix rois, et il devra poursuivre les chrétiens pour contraindre ainsi les peuples à l'idolâtrie. Et l'Antéchrist qui aura son siège et sa capitale à Jérusalem, devra prendre d'abord le royaume de l'Est : c'est à lui d'y rétablir la ville et le temple. Il initiera la persécution des chrétiens pour contraindre l'abjuration de Christ comme Dieu, en prétendant que lui-même est le Christ et qu'il subjuguera le monde entier et tous les peuples, jusqu'à ce que l'arrivée du Christ étouffe le Mal... L'Antéchrist dérive donc de l'esprit du mal... et il arrivera à son pouvoir à l'âge prescrit par la loi... Ainsi le futur sinistre est déjà debout devant la porte en nous menaçant... (*dial.* I/II, 14,1–4).

Nous trouvons donc chez Saint Martin de Tours un véritable anticipation de l'apocalypse qui a des liens étroits avec la conception de l'Antéchrist. On retrouve des théories identiques au tournant du premier millénaire apr. J.-C., quand s'établit le Royaume Hongrois et quand on rédige les *Admonitions* du premier roi hongrois.

Après avoir examiné ces faits, il faut encore souligner une circonstance. La *Vita Martini* noue étroitement la figure de l'Antéchrist à l'*haeresis* (cf. 6,4). On pourrait expliquer par cela l'importance apparente de l'*haeresis* dans les *Admonitions*, bien que, au tournant des dixième et onzième siècles, elle eût moins d'importance qu'après. Le rôle principal de l'*haeresis* dans le *Libellus* d'Étienne dépend certainement de l'attente de l'Antéchrist et de l'Apocalypse, concernant les idées formées sur ces questions dans le monastère bénédictin Saint Martin en Hongrie, d'après la *Vita Martini*. C'est pourquoi le roi hongrois précise que ceux *qui... falso credunt* (1), ne peuvent pas être nommés bons rois, car eux sont, avec leurs semblables, des *h(a)eresiarch(a)e servi* (ibid.) qui *destruunt* et *dissipant* l'Église à l'exemple de l'Antéchrist (cfr. *ruinis* – Sulp. Sev. *chron.* II,33,4), le monarque aussi qui ne suit pas l'exemple du roi Étienne est pareil à eux, car ainsi il marche sur les pas du *diabolus* (*destruere... aut dissipare* – *Lib.* 6), tout comme le *rex... impietate et crudelitate f(o)edatus*, qui *tyrannus est dicendus* (ibid., 10).

Cette théorie souveraine explique entièrement l'intervention d'Étienne en 997 contre Koppány, le prétendant au trône qui est considéré avec ses partisans comme ceux qui agissent sous l'inspiration du diable, selon la *Legenda Stephani regis minor* (5) ce qui a obligé Étienne, qui était encore duc en ce temps-là, à agir contre lui de la même manière que l'archange Saint Michel ou le Christ lui-même ont dû agir contre l'Antéchrist. Dans cette action, Étienne a considéré Saint Martin comme son aide principale,<sup>60</sup> ce qui explique le fait qu'après avoir réglé son compte à Koppány, Étienne a consacré le butin à saint Martin, à qui il a même élevé une basilique. Il s'est opposé au peuple païen des Petchenègues à la façon dont les chrétiens avaient lutté contre les Magyars, le peuple de l'Antéchrist. Étienne a donc attribué le même rôle aux Petchenègues celui que les Magyars ont eu auparavant en Europe, et dans cette lutte c'est également Martin qui l'a protégé (ibid., 5). Avec l'écartèlement de Koppány, Étienne a appliqué une punition digne de l'Antéchrist, puisque ce monstre a menacé le monde, selon la tradition chrétienne, depuis les quatre points cardinaux (Hajmo, *Expositio in Apocalypsin*, VII, 20,7, PL, 117, coll. 1186 D–1187 C), ainsi il a fallu réconcilier le monde entier en l'exterminant.

Pour résumer ce qui vient d'être dit, Étienne a pris en premier lieu comme référence ce type du pouvoir monarchique qui s'était formé dans la Rome antique et qui correspondait avant tout aux normes établies par Constantin le Grand, mais interprétées par Saint Martin de Tours et ses disciples, et surtout par Sulpice Sévère. L'avis de ce dernier a été surtout un modèle pour Étienne puisque, comme nous l'avons vu, le centre spirituel de la Hongrie médiévale était le monastère bénédictin dont le patron fut Saint Martin et à

<sup>60</sup> L'étude de ÉRSZEGI G., *Szent István pannonhalmi oklevele (Oklevéltani-filológiai kommentár)* (La charte de Pannonhalma de Saint Étienne – un commentaire paléographique et philologique), in : *Mons Sacer, op. cit.*, I, 47 sqq., semble accepter l'avis selon lequel Étienne, avant de battre Koppány, prétendant au trône, « a fait voeu à Saint Martin... de donner, dans le cas de sa victoire, ... au monastère le dîme revenant du comitat Somogy, territoire de Koppány vaincu », 51. En tout cas, il faut mentionner que la partie concernant Koppány de la charte de Pannonhalma semblait suspecte d'être interpolé pour certaines raisons, cf. THOROCZKAY G., *Szent István pannonhalmi oklevelének historiográfiája* (L'historiographie de la charte de Pannonhalma de Saint Étienne), *ibid.*, 90 sqq., surtout : 91, 94–95, 97, 104–106, 111.

la bibliothèque de ce monastère on lisait, depuis les débuts, la vie du patron. Pour le premier roi hongrois, ce monastère a été un exemple exceptionnel à suivre de telle façon qu'il a même influencé la politique extérieure d'Étienne. Ce n'était pas par hasard que les tendances de Saint Étienne à établir des liens culturels sont arrivées jusqu'au Royaume Français, car p. ex. Odilon, le célèbre abbé de Cluny, était fier d'avoir mérité l'estime du roi hongrois.<sup>61</sup> Ce lien lointain était volontaire de la part d'Étienne d'autant plus qu'il avait un attachement fort pour les traditions carolingiennes qui étaient moins dangereuses pour le jeune État féodal hongrois que l'Empire romain germanique plus proche dont les tendances de conquête se sont bien manifestées au temps du *millennium*. Les rapports à la tradition carolingienne sont marqués entre autres par bien des ressemblances, ainsi p. ex. entre le couronnement de Charlemagne et d'Étienne et encore entre les motifs de leur sarcophage, mais rappelons ici un autre phénomène. Nous avons déjà souligné combien il est étonnant que ce n'est pas Romulus que les *Admonitions* rappellent pour faire le parallèle avec la fondation du Royaume Hongrois (bien que ce soit Romulus qui soit considéré comme fondateur de Rome), mais le livre fait appel aux *Aeneades* (6, p. 625, l. 1). Ce fait, au-delà de l'allusion discrète faite à l'origine d'Orient du peuple hongrois, rappelle en même temps que le Royaume Hongrois a été une sorte de creuset pour fondre des peuples, tout comme Rome et l'Empire romain l'ont réalisé ; mais derrière ce fait nous pouvons retrouver un autre rapport. Les Français qui se disent les vrais héritiers de Charlemagne ont soutenu au moins jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle la croyance qu'ils étaient originaires de l'Est, étant donné que leurs ancêtres, ayant quitté Troie en flammes, se seraient mis en route vers l'Ouest, conduits par Paris et Francio, et, chemin faisant, ils se seraient arrêtés en Sicambrie, près du Danube, pour se reposer.<sup>62</sup> Ainsi les Francs et leur dynastie auraient tenu leur origine de Troie, à travers les Sicambres, comme les *Aeneades* qu'Étienne a mis en parallèle avec les fondateurs du royaume hongrois et qui eurent leur pays d'origine également à l'Est. Dans les *Admonitions* on retrouve implicitement la possibilité d'une parenté franco-hongroise qui était un point de départ convenable pour Étienne pour utiliser largement des décrets et des pensées carolingiens, outre l'héritage spirituel de l'antiquité, en formant sa conception de l'État, et ses décrets. La parenté imaginée avec les Troyens a aidé Étienne à créer des relations avec Venise, sa ville préférée, car il est connu que cette ville d'Italie du Nord a mis en rapport ses origines avec la guerre de Troie et avec les conséquences de celle-ci.

Il est très important de voir clairement ces relations, car elles démontrent combien étaient essentielles pour Étienne la continuité du pouvoir et la *translatio imperii*, c'est-à-dire le transfert de l'empire. Étienne, rattachant le pouvoir des rois romains à Énée – qui

<sup>61</sup> Les écrits d'Odilon de Cluny se trouvent dans MIGNE, PL, vol. 142, à propos de ses activités v. F. BRUNHÖLZL, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1992, 215–222, 587–588.

<sup>62</sup> Cf. pour cela F. GRAUS, *Troja und trojanische Herkunftssagen im Mittelalter*, in : *Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter*, hrsg. von W. ERZGRÄBER, Sigmaringen, 1989, 25–43. V. encore R. A. GERBERDING, *The Rise of the Carolingians and the Liber historiae Francorum*, Oxford, 1987 ; et cf. A. ECKHARDT, *De Sicambria à Sans-Souci : Histoire et légendes franco-hongroises*, Paris, 1943 ; v. J. Revel, *Eckhardt Sándor ma* (S. [A.] Eckhardt aujourd'hui), Budapesti Könyvszemle, 1998, 76 sqq.

transporta le pouvoir de Troie à Rome – et non à Romulus le fratricide, a rendu évidente la *translatio imperii* entre l'Asie et l'Italie. La délégation du pouvoir continuera par César et par Auguste qui ont fait remonter leur origine à Énée de Troie, pour arriver à Constantin le Grand et aux Carolingiens tout comme aux empereurs romains germaniques, de même aux *imperatores Romani* de Byzance, à qui le *Libellus* n'oublie pas de faire allusion (8). Conformément à l'esprit du christianisme, une composante s'est encore attaché aux précédents, la tradition biblique. Le royaume du peuple élu était aussi un modèle pour Saint Étienne, autant que les citations et les conseils éclairés donnés à son fils comme exemples se trouvent dans la Bible, depuis les rois David et Salomon jusqu'aux pensées et conseils pris dans le Nouveau Testament.

En effet, c'est à juste titre que, conformément au genre littéraire des « miroirs du roi », le conseil et l'exemple ainsi que l'*imitatio* et l'*aemulatio* se trouvent au centre des *Admonitions*, car Émeric, son fils, suivra le bon chemin et ne prendra pas la mauvaise route tyrannique et diabolique de l'Antéchrist, s'il marche sur les pas de son père et s'il imite ses aïeux. Cette pensée est formulée dans le *De institutione morum* de cette manière : *Regale ornamentum scio esse maximum antecessores sequi reges et honestos imitari parentes. Qui enim antecessorum decreta spernit patrum, nec divinas procurat leges* (8). À partir de la préface, attachée aux *Decreta* de Saint Étienne et des idées esquissées plus haut, on ne peut pas autrement interpréter le conseil d'imiter les exemples des aïeux qu'en acceptant que cela signifie l'*imitatio* des souverains romains, carolingiens, romains germaniques et de ceux qui figurent dans la Bible, et encore la rivalité avec eux (*aemulatio*), puisque Étienne a établi un nouveau royaume où on ne parle pas encore des précurseurs à imiter. Par contre, l'imitation des pratiques exclusivement étrangères paraît surprenante parce qu'elle est en opposition avec une des pensées les plus particulières et fondamentales des *Admonitions*. En effet, dans le *Libellus* nous lisons à propos de ceux qui immigrèrent de l'étranger dans le pays hongrois pour s'y fixer, c'est-à-dire les *hospites*, qu'un de leurs plus importants devoirs est sous le *regnum* des Árpád qu'ils *perterritant exterorum arrogantiam*.

Comment la suite des *antecessores* peut-elle se réaliser dans ces conditions ? Parmi les chercheurs hongrois Gy. Kristó s'est occupé profondément de ce problème délicat.<sup>63</sup> Il a conclu enfin qu'Étienne avait été en contradiction avec lui-même, car il avait voulu joindre les normes européennes de l'époque en gardant les anciennes traditions des tribus hongroises. À notre avis on peut résoudre cette contradiction si on accepte le fait que Saint Étienne a attribué une grande importance à la *translatio imperii*. Nous avons déjà mentionné que l'établissement du Royaume Hongrois a coïncidé avec l'attente de l'apocalypse au tournant du premier millénaire et à la formation de l'opinion qui attendait, entre autres, la disparition des Hongrois, peuple de l'Antéchrist, mais qui a dû constater en même temps que les Hongrois, contre toute espérance de l'Europe, n'ont pas disparu mais qu'ils se sont réunis dans un État puissant. Avec ces arguments, le premier roi hongrois pouvait bien penser que la *translatio imperii* ne prenait pas fin à Rome, mais qu'elle continuerait dans le *regnum Hungarorum*, en partie au moins, dont les créateurs

<sup>63</sup> *Op. cit.*, 113–114.

sont venus de l'Est tout comme les *Aeneades* transportant le pouvoir de Troie en Italie. C'est ainsi qu'Étienne mentionne aussi Auguste César faisant allusion à la notion d'*aurea aetas* de son règne, formulée par Virgile, car il pouvait suggérer par cette idée comme auparavant les descendants d'Énée ont pu renouveler et renforcer la puissance de l'*imperium Romanum* par César et Auguste, ainsi avec l'établissement du Royaume Hongrois ce n'était pas l'Antéchrist qui a accédé au pouvoir, mais le *corpus Christi* s'accomplit de plus en plus, et par la *translatio imperii* le Royaume Hongrois aura aussi son rôle sur le sentier entre le monde grec et latin. Cette pensée a eu certainement des racines dans la pensée européenne de l'époque dont nous instruit l'Anonyme d'Auxerre. Cet auteur inconnu a une lettre dans laquelle il s'occupe des Hongrois et de leur origine, en demandant s'ils ne sont pas identiques aux peuples de Gog et Magog, prédits à propos du dernier jugement. L'auteur rejette cet avis. Selon lui le fait que le nom des Hongrois n'apparaît pas dans l'antiquité classique a pour cause que ce peuple avait eu une dénomination différente de celle actuelle, comme c'était le cas pour des villes, des fleuves ou des montagnes. Le *Tiberis* s'était appelé *Albula* ou bien *Italia* portait le nom *Saturnia*. Ainsi le peuple hongrois figurait aussi sous un autre nom dans les œuvres historiques anciennes, mais on ne peut plus l'identifier avec un peuple antique à cause du changement de nom. Étant donné que Saint Jérôme identifie les peuples de Gog et de Magog avec d'autres peuples, on ne peut pas intégrer les Hongrois à cette catégorie. L'auteur inconnu de la lettre raconte, dans la suite, les faits qui suivent. Autrefois, lorsque l'on a entendu la première fois à l'Ouest le nom odieux du peuple hongrois, l'auteur a entendu des nouvelles qui se sont répandues dans le grand public à propos de l'origine des Hongrois, que ce soit une vraie histoire ou seulement une fable. Une fois une énorme famine avait envahi *Pannonia*, *Histria*, *Illiria*, et les peuples environnants. Quand la perte des habitants était devenue frappante, les princes de ces terres avaient chassé la population superflue, en menaçant les expulsés d'être mis à mort s'ils voulaient retourner à leur domicile. Ces pauvres erraient longuement dans les vastes déserts pour envahir enfin les marais de Maeotis où la majorité des bannis a péri. Par contre, certains qui étaient plus forts et qui se sont mis à la chasse, restaient en vie, car ce pays était, d'ailleurs, très riche en gibier, oiseaux et poissons. Ces nomades se sont nourris de gibier chassé, se sont couverts de leur peau. Ils étaient innombrables, et on les a appelés *Hungari* (affamés, ceux qui souffrent de la faim) à cause de la famine supportée, d'où vient le nom généralement connu des Hongrois, c'est-à-dire l'appellation *Hungari*. Ce peuple ainsi agrandi, et étant fier de la force des multitudes, après avoir quitté les lieux effrayants et incultes, a attaqué la terre des peuples voisins, grâce à l'utilisation des flèches, avec succès. En effet les Hongrois sont rentrés seulement sur leurs territoires ancestraux occupés dans l'Empire Romain, en exécutant la punition de Dieu sur les chrétiens qui n'avaient pas loué le Seigneur comme Dieu et qui ne lui avaient pas rendu grâce, mais qui étaient devenus serviteurs de l'avarice.<sup>64</sup>

<sup>64</sup> Cf. R. B. C. HUYGENS, *Un témoin...*, *op. cit.*, où le texte latin de la lettre se lit en édition de caractère critique.

Il est évident que nous retrouvons dans cette conception le principe fondamental du *ius postliminii*<sup>65</sup> qui est une des pensées importantes même de l'*Énéide* de Virgil conçue pour faire accepter le pouvoir d'Auguste. Cette pensée des auteurs de l'Europe de l'Ouest, particulièrement des auteurs germaniques, a voulu expliquer pourquoi les tribus germaniques ont mis à profit les Hongrois dans les luttes menées entre eux-mêmes. C'est à cette théorie que remonte le parallèle entre les *Aeneades*, fondateurs de Rome et ceux qui ont établi le Royaume Hongrois. Nous avons déjà parlé de cette théorie qui est bien présentée dans les *Admonitions* d'Étienne. Ce qui est le plus important, c'est que, au temps du premier millénaire apr. J.-C., quand on attendait la fin du monde et quand on aurait été prêt à détruire le peuple hongrois à cause de ses rapports prétendus avec l'Antéchrist, Saint Étienne était capable de faire de son pays la forteresse du christianisme, et d'en convaincre les nations environnantes. Le roi de Hongrie a atteint tout cela non seulement par la propagande littéraire des *Admonitions*, mais surtout par son œuvre politique, établissant un système monarchique qui a réconcilié et a intégré dans une nouvelle synthèse de différentes pratiques et théories politiques de l'antiquité classique et du Haut Moyen Âge.

<sup>65</sup> P. GRIMAL, *Le retour des Dardanides : Une légitimité pour Rome*, in : IDEM, *Rome : La littérature et l'histoire*, Roma, 1986, II, 887–902 (il est paru antérieurement : *Journal des Savants*, 1982, 267–282).